

duquel il exécuta au piano un air de sa composition, J'assistai à l'exécution du morceau, et je vis, non sans quelque surprise, l'électrice, enchantée, se précipiter dans les bras du chanteur; elle lui dit avec exaltation que désormais elle mourrait contente, puisqu'elle l'avait entendu.

On sait que Farinelli, ou plutôt Carlo Broschi, car tel est son véritable nom, avait fait une brillante fortune en Espagne; pendant quelque temps il y fut plus roi que le roi lui-même; mais la reine, femme de Philippe V, née princesse de Parme, le fit exiler lors de la disgrâce du marquis de la Ensenada. Farinelli, à cette époque, était un barbon aux environs de soixante-dix ans; il jouissait d'une bonne santé, mais l'oisiveté le rendait ennuyé et ennuyeux.

Un jour que je lui parlais de l'Espagne, il se mit à fondre en larmes; la belle position qu'il avait perdue lui tenait encore au cœur; l'ambition est une passion plus vivace encore que l'avarice. Cependant les chagrins de Farinelli avaient une autre cause, et celle-là il la cachait si bien, qu'à la fin il en mourut. Il avait marié son neveu, l'héritier de tous ses biens, à une jeune personne de grande maison et de grande beauté. Tout vieux et cassé qu'il était, le pauvre Farinelli devint amoureux de la femme de son neveu, et, qui pis est, jaloux de lui. La belle nièce prit fort mal cette passion en cheveux blancs; une créature éteinte et ridée comme le soprano oser aller sur les brisées d'un époux jeune et fringant qui la servait de toutes les manières au gré de ses souhaits, n'était-ce point très-ridicule? Ce qui le fut davantage encore, c'est que Farinelli, furieux du dédain qu'on lui témoignait, fit voyager son neveu et claquemura la jeune épouse dans son appartement; de peur de la perdre de vue, il ne sortait jamais.

C'est à Bologne que je retrouvai Nina Bergonzi, recommandée particulièrement au cardinal-prélat, qui allait la voir en secret.

Nina menait grand train; le comte de Riela l'entretenait toujours avec la même magnificence, et, de son côté, Nina

trompait toujours le comte avec la même effronterie. Elle était alors enceinte, et l'époque de sa délivrance approchant, un des familiers du capitaine-général arriva de Barcelone afin de reconnaître l'enfant en son nom.

Cette fille faisait un scandaleux étalage de sa grossesse; on la rencontrait dans les spectacles et les promenades publiques, suivie d'un cortège de nobles bolonais. Je sus qu'elle leur avait parlé de moi, ignorant sans doute ma présence dans la ville.

L'un d'entre eux, le comte Zini, me rapporta les discours que Nina tenait sur mon compte; quoique son récit fût véridique en plusieurs points, je me crus obligé de la désavouer, mais je m'ouvris entièrement au cardinal-légat.

A quelques jours de là, vers minuit, j'entends dans la rue et sous mes fenêtres de violentes clameurs. Je regarde, et j'aperçois une femme nue jusqu'à la ceinture, assise sur un âne, et suivie des valets du bourreau qui la frappaient de verges; une foule de *Birichini* bolonais l'accompagnaient en poussant des cris de joie. Severini m'apprit que c'était une sage-femme à qui le cardinal-légat faisait appliquer ce châtement pour un crime dont on faisait mystère. Ce mystère fut bientôt connu.

Cette accoucheuse avait délivré Nina d'un gros garçon mort en naissant; or une pauvre veuve avait porté plainte contre la sage-femme, l'accusant de lui avoir soustrait un beau petit enfant qu'elle venait de mettre au monde. La mère demandait vengeance à l'archevêque, s'engageant à prouver qu'on avait substitué son propre fils à l'enfant mort-né de Nina. Information prise, on acquit la certitude du crime, et justice fut faite.

Ce scandale ne troubla point la maîtresse du comte; elle menaça le cardinal de sa vengeance; mais à la fin elle dut obéir à un ordre du pape qui lui enjoignait de quitter la ville. La coupable sage-femme se tira d'affaire, grâce à de puissants protecteurs. On publia même une brochure anonyme où l'auteur essayait de prouver que l'archevêque était punissable pour avoir condamné une *bourgeoise* à la plus infamante des peines sans avoir observé les formes de

la procédure criminelle. On y présentait la sage-femme comme l'innocente victime d'une vengeance personnelle, et l'on finissait par l'engager à présenter requête à la cour de Rome pour obtenir satisfaction.

De son côté, le cardinal publia un petit écrit où il exposait les faits et gestes de la complice de Nina ; il prouvait que cette odieuse femme, qui en était quitte alors pour le fouet, avait encouru la peine de mort, et qu'elle l'aurait subie pour d'autres méfaits si l'honneur d'une des premières familles de Bologne ne l'avait empêché de soumettre l'examen d'un crime avéré au cours ordinaire de la justice.

Il ajoutait qu'au nombre des actes déposés à la chancellerie se trouvaient des preuves évidentes d'avortements que des mères coupables avaient payés de leur vie ; il parlait d'échanges d'enfants morts contre des enfants vivants, de la substitution d'un garçon à une fille, lequel se trouvait alors en possession d'un héritage illégitime : c'en fut assez pour imposer silence aux protecteurs de la sage-femme, car tous les jeunes gens dont elle avait délivré les mères tremblaient qu'on en vint à des découvertes qui auraient rendu suspecte la légitimité de leur naissance.

Je vis à la même époque la danseuse Marucci, bannie d'Espagne presque en même temps que moi. Je retrouvai aussi la signora Soavi, qui, à Venise, avait été jadis la maîtresse de Marcello ; elle venait de s'établir à Bologne avec sa fille Adélaïde, âgée de douze ans, et d'une beauté accomplie. La Soavi rencontra à Bologne son mari, qu'elle avait perdu de vue depuis une quinzaine d'années, et lui présenta Adélaïde comme un bien dont il pouvait réclamer sa part.

— Si vous tenez compte des dates, il n'est pas possible que cette enfant soit ma fille, répondit l'époux débonnaire.

— Pourquoi pas, imbécile, du moment que je te la présente comme telle ? Apprends qu'elle jouit d'un revenu de 2,000 écus, et que je les toucherai jusqu'au moment de son mariage.

— Que ne me parlais-tu de cela ?

— Ainsi, tu seras dorénavant son mentor et son guide, tu la conduiras dans le monde...

— Et sous quel nom la présenterai-je ?

— Sous le tien, puisque c'est ta fille et que ta femme te la donne.

— Je ne comprends pas bien.

— Tu auras besoin de quelques voyages pour te former, car tu n'as rien perdu de ta bêtise primitive.

Après tout, la Soavi n'était pas plus impudente que la loi civile et religieuse qui dit : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*, ce qui signifie qu'on est toujours l'enfant du mari de sa mère. Présent à cet édifiant dialogue, je demandai comme une faveur l'emploi que Soavi paraissait refuser, m'engageant à développer les dispositions qu'Adélaïde ne pouvait manquer d'avoir ; mais la *maman* me répondit qu'elle craignait que sa fille ne fit auprès de moi des progrès trop rapides. Adélaïde devint la merveille de Bologne. Deux ans après mon départ, le comte Jean Dubarry, le frère de la favorite de Louis XV, passant par là, offrit à la Soavi 100,000 écus de sa fille. La mère, qui espérait mieux, repoussa l'offre du comte Jean, qui enleva Adélaïde. Au bout de trois semaines, il l'avait plantée là. Cinq ans plus tard, je retrouvai la belle Adélaïde sur les planches d'un théâtre de Venise ; elle était danseuse.

Je revis aussi à Bologne le comte de Filomarino, ce libertin émérite, autrefois la joie des femmes et la terreur des maris. Il était présentement goutteux, asthmatique, apoplectique, perclus des jambes, privé d'un œil, chauve et dans la misère. Je lui fis mes compliments de condoléance. Il n'avait rien perdu de son esprit, et sa langue mordante, le plus sûr de ses organes, ne lui refusait pas le service. Il dénigrait et méprisait tout le monde, maudissant le ciel, sa famille, ses amis et lui-même comme eux.

Comme contraste au comte Filomarino, je citerai l'abbé de Bolini, que je rencontrai chez la danseuse Sabatini. Ce jeune homme de vingt-six ans n'avait d'abbé que l'habit. Bien tourné, spirituel, instruit, son modique revenu suffisait à la simplicité de ses goûts. Je n'ai jamais vu de mor-

tel plus insouciant que celui-là, quoiqu'il n'en laissât rien paraître, car son commerce était fort agréable; avec un fond de caractère ainsi trempé, la modération était pour lui une vertu facile. Il cherchait la tranquillité, tout le reste l'intéressait médiocrement; quoique savant, peu lui importait qu'on le crût tel. Chrétien orthodoxe par éducation, il écoutait sans déplaisir les controverses impies. Il ne louait ni ne blâmait personne, et ne se plaignait jamais. Indifférent à l'égard du beau sexe, il fuyait les laides, mais les plus belles ne lui auraient pas fait faire un pas. Ce dernier trait de son caractère m'étonna à tel point qu'un jour je pris la liberté de lui demander comment il accordait ses principes avec l'inclination évidente qu'il portait à la demoiselle Brigitte Sabatini. En effet, il soupait chez elle chaque soir, et tous les matins Brigitte allait déjeuner chez lui. A cette question, l'abbé sourit, soupira et rougit. Je crus d'abord que c'était de honte, car la demoiselle était bien son aînée de douze ans; mais il finit par m'avouer que cet attachement faisait le malheur de sa vie.

— Comment donc! m'écriai-je, vous laisserait-elle soupier en vain? Que ne renoncez-vous à elle?

— Ce n'est pas sa sévérité qui me désole, puisque je ne l'aime pas. C'est elle, au contraire, qui, en m'accablant des marques de sa passion, compromet ma liberté et ma conscience.

— Qu'exige-t-elle?

— Que je l'épouse.

— Laissez-la exiger.

— Le malheur, c'est que la compassion m'a arraché certaine promesse qu'elle me rappelle sans cesse. Elle prie, elle pleure, elle m'adjure de remplir un engagement que je n'ai contracté qu'afin d'éviter les éclats de son désespoir; à chaque nouveau délai que je lui oppose, elle s'écrie que je veux la tromper. Voilà ma position.

— Lui avez-vous de grandes obligations?

— Aucune.

— Elle s'est livrée à vous?

— Entièrement.

— Peut-être est-elle enceinte?

— Je me suis bien gardé de l'exposer à ce malheur, et voilà précisément la cause de ses chagrins; elle maudit ma retenue, et n'y veut voir qu'une preuve de mon éloignement pour le mariage. Que lui répondre? Je suis à bout de faux-fuyants.

— Ainsi, vous vous sentez bien déterminé à ne l'épouser jamais?

— Le moyen d'y songer? Pareille union nous mettrait dans la misère; et puis que de moqueries n'aurais-je pas à essuyer dans mon pays lorsqu'on m'y verrait, moi, abbé défroqué, avec une femme de trente-huit ans, sans naissance ni fortune!

— S'il en est ainsi, la raison et l'honneur vous commandent de briser ce lien.

— J'en suis convaincu, mais la force et le courage me manquent. Si je m'avisais de laisser passer une seule soirée sans visiter Brigitte, vous la verriez accourir, et vous comprenez qu'il m'est impossible de lui fermer la porte.

— Je comprends mieux encore que votre situation n'est pas tenable. C'est un nœud gordien qu'il faut trancher avec l'épée d'Alexandre. Bref, il faut quitter Bologne sans mot dire; elle ne fera pas la folie de courir après vous.

— C'est le seul parti qui me reste, encore présente-t-il des difficultés insurmontables.

— Suivez mon conseil, et vous sortirez facilement de Bologne; elle n'apprendra votre départ qu'en venant vous chercher ici.

— Je m'abandonne à vous; si nous réussissons, vous m'aurez rendu un service que je n'oublierai jamais. Ah! la malheureuse Brigitte, la douleur la tuera, ou elle deviendra folle!

— Mon ami, je connais les femmes: elle vous oubliera. Au surplus, je vous défends de vous occuper de sa douleur; c'est tout ce que je vous demande, le reste me regarde.

— Quand partirai-je?

— Demain. Nous ferons route ensemble. Avez-vous besoin d'argent ?

— J'en ai suffisamment.

— Et ne laissez-vous pas quelques dettes ?

— Aucune.

— Vous êtes un jeune homme exemplaire.

— Mais partir demain, j'y songe, c'est impossible. Il me faut au moins trois jours; j'attends des lettres de ma famille.

— La belle raison pour différer votre voyage ! Je vous enverrai vos lettres là-bas.

— Mais où allons-nous ?

— C'est mon secret; vous ne connaîtrez votre nouvelle résidence qu'au moment de nous mettre en route.

— Partir sans savoir où l'on va, c'est bizarre.

— Cela m'est arrivé cent fois.

Tous les obstacles étaient levés, j'embrassai mon jeune abbé, qui rayonnait de joie. Il est certain que ce qu'il y a de plus doux pour un homme, c'est de briser des nœuds qui lui pèsent. Je ne parle pas des passions grandes et sérieuses; celles-là, on ne s'en débarrasse pas impunément.

Mon intention étant d'expédier le jeune abbé pour Venise, j'écrivis à Dandolo, je lui recommandai chaudement mon protégé; je remis à Bolini une copie de ma lettre, et j'envoyai l'original par la poste.

Brigitte vint voir son amant le lendemain, sans se douter que c'était pour la dernière fois. Je le conduisis jusqu'à Modène, et le même soir j'étais de retour à Bologne.

On se figure sans peine les lamentations de la pauvre Ariane. Il y aurait eu trop de cruauté à feindre d'en ignorer la cause; je tâchai de la calmer, et lui fis un long discours. Elle prétendit que je ne pouvais pas comprendre sa douleur.

— Je la comprends, ma chère, et je la partage; mais je devais rompre des nœuds qui eussent fait votre malheur et celui de votre ami. Il aurait voulu vous épouser, mais il ne le pouvait pas.

— Est-ce pour cela qu'il m'a quittée? Ah! monsieur, écrivez-lui de revenir; je vous promets de ne jamais prononcer le mot de mariage.

Elle me demanda ensuite où il était allé. — A Venise. — Elle n'en crut rien, et je m'y attendais. Il y a, en effet, dans la vie des circonstances où, pour faire prendre plus sûrement le change aux femmes désolées, il faut leur dire la vérité. Cette vérité devient un mensonge contre lequel la morale la plus légère n'a rien à réclamer. Nous retrouverons en temps et lieu le cher abbé Bolini dans ma ville natale.

Le lecteur, à qui je conte en ce moment une foule d'aventures qui ne me concernent pas personnellement, s'imaginera sans doute que j'étais devenu plus sage. Il n'en est rien. Je m'épris follement, à Bologne, d'une petite fille pour laquelle je dus réparer, à force de largesses, les torts de l'âge, puisque j'étais incapable de maîtriser la violence de mes passions. Aussi mes défaites successives m'ont-elles porté à l'indulgence pour tous ceux qui seraient tentés de m'imiter. Je rirais volontiers au nez des innocents qui, sur ce point comme sur tant d'autres, me demanderaient des conseils, sachant par avance qu'ils ne sauraient être suivis. L'homme est un animal qui ne s'instruit que par sa propre expérience. C'est en vertu de cette disposition générale que le monde, aussi longtemps qu'il durera, est voué au désordre et à tous les excès. Sur les milliers d'hommes que j'ai rencontrés dans mes courses vagabondes, combien en est-il de sages et d'expérimentés?

Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer.

Et je ne suis pas du nombre.

La petite Visioletta demeurait sous le toit d'une vieille tante qui la gardait avec des yeux d'Argus. J'en fis la connaissance chez Severini, où la respectable duègne conduisait sa nièce pour faire de la musique. Un jeune tonsuré, dont la véritable destination n'était pas le cloître, demeurait dans la maison de ces dames. Par ses at-

tentions et ses complaisances, il avait su gagner le cœur de la tante. J'étais loin de me figurer qu'il eût jeté les yeux sur la petite nièce, du moins n'en faisait-il rien paraître. La jeune Viscioletta le recevait de ce ton froid et poli, marque certaine de l'indifférence chez les femmes. Jamais on n'avait mieux dissimulé de part et d'autre, ainsi que je l'appris à mes dépens. Depuis quinze jours j'accablais la belle de mes attentions : les bonbons, les caqueux se succédaient, et je croyais marcher à une victoire certaine. La tante, qui d'abord s'était formalisée de mes poursuites, commençait à les tolérer, grâce au mot mariage, qui ne manque jamais son effet sur les esprits crédules. Je n'attendais plus que l'occasion d'un tête-à-tête pour amener un dénouement. Les difficultés étaient grandes et ne faisaient qu'irriter mon amour. La belle paraissait consentante, mais il fallait, dans la maison même, trouver un gîte favorable à nos entrevues. Je connaissais la misère du petit tonsuré, et, sans lui donner aucune raison, je lui offris 4 louis s'il voulait consentir à aller demeurer ailleurs pour une quinzaine. Il rougit beaucoup et refusa. J'élevai le chiffre de la somme graduellement jusqu'à 20 louis. Même obstination de sa part. Bref, il finit par me dire que, pour un million, il ne céderait pas sa chambre. Il avait pour voisine sur le même palier une Padouane, personne assez avenante, mais déjà sur le retour. J'angurai qu'ils étaient bien ensemble.

Je lui dis : Ce sont des intérêts de cœur qui vous attachent à ce logis. Le même motif m'a engagé à vous faire cette proposition ; gardez donc votre chambre, mais ne pourriez-vous pas me la céder pour une nuit seulement ?

Mon tonsuré rougit de nouveau, mais cette fois c'était de colère. Je crus l'avoir offensé, et je n'insistai plus.

Cependant, le lendemain il me prit à part en souriant, et me dit que si je pouvais me contenter d'un galetas il y en avait un au troisième étage de la maison.

— Galetas ou chambre, peu m'importe ! lui dis-je ; mais que faire pour en avoir la clef ?

— Cette pièce sert de garde-manger à M^{me} Viscioletta.

Sur-le-champ j'allai me munir d'un rossignol et de fausses clefs. J'ouvris aisément la porte du réduit, et je vis qu'il était possible d'y placer un matelas. Je fis part de ma découverte à la belle, qui parut légèrement surprise. Elle m'opposa quelques scrupules, dont je triomphai aisément. Nous convinmes qu'elle viendrait me trouver aussitôt que la tante serait endormie. A dix heures, je prends congé de ces dames, et, au lieu de gagner le chemin de la rue, je grimpe à tâtons jusqu'au galetas, dont la porte me parut être celle du ciel. Au bout d'une heure, j'entends du bruit dans le couloir. Je ne doute plus de la présence de la demoiselle, et je m'apprête à lui ouvrir. Mais une clef s'introduit dans la serrure, et, *cric-crac*, me voilà enfermé. Évidemment j'étais la dupe du petit clerc; aussi je me promis de lui administrer une correction exemplaire. En attendant, je m'arrangeai de manière à passer la nuit le plus commodément possible dans ce bouge, qui exhalait une odeur suffocante, fort inquiet de savoir comment j'en sortirais. Un moment après, on frappe doucement à la porte, et je reconnais la voix de ma belle; mais que lui dire? Je la prie de me conserver sa bonne volonté pour la nuit suivante, et elle me répond par un éclat de rire. Lecteur, admirez mon aveuglement! il ne me vint pas à l'idée que M^{lle} Viscioletta pût être la complice du tonsuré dans ce guet-apens. Ma situation étant ridicule, je trouvai ce mouvement d'hilarité très-naturel. Après une nuit fort désagréable, je parvins, au point du jour, à ouvrir la porte ou plutôt à la démolir. J'allai réveiller mon voisin, qui fit la sourde oreille. Rentré chez moi, je me mis au lit et dormis jusqu'au soir. De retour chez les Viscioletta, je trouve la tante dans une agitation épouvantable. Elle m'apprend que la nuit dernière des voleurs se sont introduits dans la maison; qu'ils ont mis son garde-manger au pillage, et qu'elle est décidée à veiller toute la nuit. — Je veillerai pour vous, lui dis-je en lançant une œillade à la nièce. La bonne dame prépara un lit pour moi auprès du sien. Je la prévins qu'à minuit j'irais faire une ronde dans la maison, et elle s'endormit tranquille. Aussitôt je me

glisse à tâtons dans la chambre de la petite, et vais droit à son lit; mais il n'y a personne. Pensant alors qu'elle m'attendait dans le galetas, dont je lui avais donné la clef, je me hâte d'y aller. Je frappe, j'appelle; personne. Ce fut un trait de lumière. Je descends à la hâte chez le petit tonsuré, et, collant mon œil à la serrure, j'aperçois mon jeune couple *jouant à la bête à deux dos*. Comme supplément à leurs jouissances, ils avaient eu la précaution de rallumer la chandelle. Suffoqué de colère et de honte, je vais secouer la vieille dans son lit, et je lui crie aux oreilles: J'ai découvert le voleur, il est enfermé chez votre abbé. La pauvre femme ne comprend rien au motif de ma fureur. Je l'entraîne sur mes pas, et je menace les amants d'enfoncer la porte s'ils ne l'ouvrent à l'instant même. Il fallut s'exécuter. On pense bien que je dis adieu pour toujours aux Viscioletta. Ce fut la plus sottise de mes dernières folies.

A la même époque, Severini, sans emploi, trouva une place de gouverneur auprès d'un jeune comte napolitain; il quitta Bologne, et je songeai à l'imiter. Zaguri avec qui j'étais en correspondance depuis mon aventure avec le soi-disant général Albergati, avait l'espoir de me faire rappeler à Venise. Dandolo m'écrivit aussi; il lui paraissait convenable que je vinsse m'établir près des frontières de la république, afin de mettre le tribunal de l'inquisition à portée d'observer ma conduite, et de se convaincre qu'elle était irréprochable. Le provéditeur Zuliani, le frère de la duchesse de Fiano, appuya cet avis, et promit d'employer tout son crédit en ma faveur. Mais dans quelle ville devais-je porter mes pas? Mes antécédents de Ferrare et de Mantoue ne me souriaient guère; je me décidai pour Trieste. Ne pouvant gagner cette ville par la voie de terre, puisqu'il eût fallu traverser le territoire vénitien, je résolus donc de me diriger par Pesaro vers Ancône pour m'y embarquer. J'avais une lettre de recommandation pour le marquis Mosca, de Pesaro, savant distingué que je désirais connaître depuis longtemps. Il venait de publier son *Traité sur l'aumône*; la cour de Rome crut voir dans

cet ouvrage une satire dirigée contre le clergé, et mit le livre à l'index. Savant théologien, non moins qu'habile linguiste, Mosca était un fervent disciple du grand saint Augustin, dont la doctrine se rapproche beaucoup du jansénisme. Le marquis possédait une riche bibliothèque; elle contenait surtout, trésor inestimable pour un helléniste, une quantité immense de commentaires sur tous les poètes grecs et latins, depuis les temps d'Eschyle et d'Ennius jusqu'au XII^e siècle; Mosca avait fait imprimer tous ces ouvrages à ses frais, dans le format in-folio; l'édition était bonne, mais affreux sous le rapport typographique. J'osai le lui dire, et il en convint; pour s'épargner une dépense de 20,000 livres en sus, il s'était privé d'un bénéfice de 50,000 écus; il me fit présent d'une de ces collections, ainsi que d'un autre in-folio, *Marmora pisaren-tina*; si j'avais eu le temps de lire ce dernier ouvrage, il m'aurait fait connaître tous les monuments d'antiquité que renferme l'antique cité de Pesaro.

Le marquis me présenta à sa femme et à sa famille au moment du dîner; il avait trois fils et deux filles, tous parfaitement beaux et bien élevés. Ce tableau de famille me procura une des plus douces impressions que j'aie éprouvées de ma vie. La marquise, belle encore quoique au delà de la maturité, était une femme du meilleur ton; tout en elle était distingué, manières, tenue, langage; elle savait dans quelle mesure il faut parler de chaque chose, et comment cette chose doit être dite selon la personne à laquelle on parle. L'art de la conversation est peut-être le plus difficile de tous, parce qu'il présuppose toutes les sortes d'esprit. Son mari lui était inférieur sous tous ces rapports; c'était un savant dans toute la brutalité du terme, et ce n'était que cela. Ils ne passaient pas pour être toujours d'accord, et leur intérieur en souffrait, bien qu'ils n'en laissassent rien voir aux étrangers; si cela ne m'avait pas été dit, je n'en aurais rien su. Le philosophe français La Bruyère a dit, je crois, qu'on joue dans chaque famille une espèce de comédie qui en trouble l'harmonie; d'où il s'ensuit que chaque famille a quelque secret à gar-

der : c'est à la prudence du chef à faire en sorte que le secret ne s'évente pas, car personne n'aime à servir de risée à la foule toujours ignorante, médisante et avide de scandale. Le marquis, à peu près de l'âge de sa femme, portait vingt ans de plus qu'elle ; froid par nature, méthodique par éducation, il n'avait de goût que pour l'étude ; l'étude était un peu sa manie et son *dada*, car il n'avait pas cette élévation d'esprit et cette rectitude de jugement qui imposent des bornes nécessaires à cette passion comme à toute autre. Il avait fondé une académie qu'il présidait et qu'il présida souvent de fait même en l'absence de tous ses membres. Il aimait beaucoup en cette qualité les rapports, les procès-verbaux et les discours ; sans l'assistance officieuse de la marquise, il m'aurait accablé de ses lectures. Il avait placé une mouche dans ses armoiries de famille, avec ce mot latin et cette initiale pour légende : *Deme C.* C'était une allusion à son nom de famille ; en effet, en ôtant le *c* du mot latin *musca*, restait *musa*. Ces niaiseries l'occupaient beaucoup ; son excellente femme souriait et levait les épaules. Le seul défaut que le marquis portât à l'excès, c'était la dévotion et l'orthodoxie ; c'était le plus rigide des catholiques. Il se flattait de n'avoir jamais dépassé la limite au delà de laquelle *nequit consistere rectum*. Reste à savoir s'il n'y a pas plus d'inconvénients à rester en deçà de la limite qu'à la franchir. Je n'ai pas, moi indigne, la prétention de le décider. Les esprits les plus sages, les intelligences les plus étendues ont toujours fait preuve, à cet égard, d'une réserve très-significative. Horace a dit quelque part : *Nulla est mihi religio* (1), et cependant il s'élève avec force, dans une de ses plus belles odes, contre les philosophes qui ont attaqué le culte de la Divinité. Qu'en conclure, sinon que tout excès est nuisible, et qu'il n'y a point de vertu en dehors d'un juste milieu ?

Pendant mon séjour à Ancône, je feuilletai la collection du marquis. J'y cherchai vainement les poèmes fescenniens,

(1) Il n'y a point de religion pour moi.

les priapées, et nombre d'autres fragments de l'antiquité qui se trouvent en manuscrit dans presque toutes les bibliothèques de l'Italie, et notamment au Vatican. L'ouvrage prouvait bien moins l'érudition et la sagacité de son collecteur que son goût pour les recherches savantes ; car tout son travail s'était borné à recueillir et rassembler tous les poèmes, et à les classer par ordre chronologique. Point de notes, point de commentaires, peu d'éclaircissements ; c'était une véritable compilation. En outre, l'impression, comme je l'ai dit, laissait beaucoup à désirer : les caractères étaient empâtés et grimaçants, le papier grossier, les marges étroites, les fautes typographiques nombreuses. L'ouvrage n'obtint pas de succès ; il ne se vendit point, et, le marquis n'étant point riche, je m'expliquai la mésintelligence de son intérieur et ce *secret de famille* que toutes les familles gardent si bien.

En revanche, le *Traité sur l'aumône* et la défense de cet ouvrage me donnèrent une assez bonne idée de sa science et de son talent. Il avait dit, sans s'en douter, d'assez grosses vérités à la cour de Rome. Au fond il avait raison, mais qui aura jamais raison contre Rome ? Pour obtenir son suffrage et celui du monde chrétien, il faut adopter tous ses principes et applaudir aux abus qu'elle a convertis en usages.

On me demandera peut-être pourquoi, me rendant à Trieste, je ne m'embarquai point à Pesaro, d'autant mieux qu'aucune affaire de cœur ou autre ne m'appelait à Ancône. Je répondrai que je séjournai à Ancône parce qu'un *je ne sais quoi* me poussait vers cette ville. J'ai toujours été fort superstitieux ; ma carrière le prouve suffisamment. Comme Socrate, j'ai mon démon familier qui me détourne de prendre un parti encore plus qu'il ne m'y décide. Ce bon ou mauvais génie me domine à tout instant et comme à mon insu ; il influence chacune de mes actions et détermine l'ensemble de ma conduite. J'ai toujours été persuadé que ce génie ne voulait que mon bonheur ; aussi ai-je été en toute circonstance docile à ses ordres, à moins que l'occasion n'en ait décidé autrement.

sais ainsi, c'était un peu par tempérament et beaucoup par habitude ; je n'attendais plus que l'occasion. On connaît mes maximes de conduite relativement au beau sexe, comment je pense qu'il faut ourdir la toile pour l'enlacer, comment l'audace doit disposer les plans de séduction que la patience fait réussir ; mais, je l'ai déjà dit, ayez affaire à des demoiselles novices, et la tâche se simplifie. Les jeunes filles n'ont pas ce que le monde appelle des principes : sont-elles abandonnées à elles-mêmes, elles n'agissent à peu près que par instinct ; sont-elles réunies, elles agissent par imitation. Hors de là leur liberté d'action est enchaînée, c'est-à-dire que, sous l'œil maternel ou sous la direction d'une matrone, leur fonction est celle de la mécanique qui obéit et se prête à l'impulsion qu'on lui donne ; cela a lieu plus ou moins volontairement, mais cela a lieu

Rachel et Lia ne se quittant jamais, se faisant toutes sortes de petites confidences, ayant juste ce qu'il faut de liberté pour en abuser, me parurent deux proies faciles. Vieux renard établi dans le colombier, je tendis mes pièges aux colombes ; tout autre à ma place en eût fait autant : je ne parle que des libertins. Pères et mères qui me lirez, car c'est pour vous que j'écris, je ne me lasserai pas de vous donner ce conseil : ne laissez pas vos filles ensemble ; ne confiez pas votre fille unique à une amie : envoyez-la plutôt à la promenade, au bal, au spectacle, que sais-je ? avec un jeune homme ; le danger existe, mais il est moindre. Une fille, en tête-à-tête avec celui qu'elle aime, lui opposera toujours certains obstacles ; si elles sont deux et qu'un galant se présente, est-il adroit, les deux vierges sont perdues. Que l'une d'elles se laisse dérober quelque faveur, elle sera la première à encourager son amie à l'imiter ; c'est le meilleur moyen d'échapper à la honte que de la faire partager. D'ailleurs la vue de jouissances et de délices goûtées par une compagne excite les sens d'une fille bien plus que ne le feraient les attouchements les plus libres exercés sur sa personne : elle ne voit pas le danger, elle n'a des yeux que pour le plaisir dont son imagination décuple les charmes. Qu'on n'allègue

pas l'innocence de la jeune personne ; plus elle ignorera le but de la séduction, plus la séduction sera certaine. Le tempérament l'attire, le plaisir l'amorce, la curiosité s'en mêle, et puis, vienne l'occasion, tout est fini.

Rachel avait seize ans, une petite taille rondelette, un petit pied, des yeux à fleur de tête, et langoureux et pudiques néanmoins, une petite bouche, de longs et noirs cheveux et une gorge qui promettait. Mettez deux ans de plus, une taille plus haute, des formes plus arrêtées, un regard plus ardent, un sourire plus agaçant, une bouche plus sensuelle, et vous aurez le portrait de Lia. Toutes deux me convenaient, mais sans l'une je n'aurais pas eul'autre. Lia, la plus avancée et la plus instruite, l'aînée d'ailleurs, servit tous mes desseins sur la cadette, sans le vouloir et presque sans les avoir ; l'une se donna par tempérament, l'autre par surprise de ses propres sens ; Lia était ardente et coquette, Rachel naïve et crédule : le sacrificateur les immola dans la même journée. Ce fut une double et dernière bonne fortune, j'en eus le pressentiment. C'est à cette époque, et peut-être pour la première fois de ma vie, que je fis un triste retour sur moi-même, déplorant ma conduite passée, maudissant la cinquantaine vers laquelle je voguais à pleines voiles, ne me berçant plus d'aucune illusion, et désolé de n'avoir pour perspective que les dégoûts de la vieillesse, sans emploi ni fortune, avec une réputation équivoque et de vains regrets pour toute pâture. C'est pour donner le change à ces douloureuses réflexions, et aussi dans un but moral, que j'ai écrit ces mémoires, tableau peut-être trop sincère de ma vie ; on les publiera si l'on veut, peu m'importe, car je suis désabusé de tout.

Je quittai Ancône le 14 novembre, après un séjour de deux mois ; au bout de vingt-quatre heures de navigation, j'entrais dans Trieste. Je descendis dans le premier hôtel de la ville ; l'hôte me demanda mon nom, parut réfléchir, et m'assura que je serais bien traité. Le lendemain j'allai retirer mes lettres à la poste. Je trouvai dans la correspondance de mon ami Dandolo un billet ouvert du patricien Marco Dona au baron Pittoni, chef de la police à

Trieste, auquel ce personnage me recommandait chaudement. Je cours aussitôt chez Pittoni et lui remets moi-même le billet. Cet homme sans me regarder ni m'écouter, prend froidement la lettre, la met en poche, se dit prévenu de mon arrivée et me congédie. De là je me rends chez le juif Moïse Lévi, correspondant de mon ami Mardochée, qui m'avait pareillement muni d'une lettre de recommandation dont j'ignorais le contenu. Ce Lévi était un richard, sans façon, très-aimable et très-gai; j'avais laissé la lettre sur son bureau sans même demander qu'on m'introduisît; bientôt je le vois entrer chez moi, il venait m'offrir ses services et 100 sequins que Mardochée mettait à ma disposition. Je devais des remerciements à Mardochée, aussi lui témoignai-je ma reconnaissance dans une longue épître, lui offrant d'employer à Venise tout mon crédit en sa faveur. Quelle différence entre la démarche cordiale du juif Lévi et la politesse glacée du chrétien baron Pittoni!

Néanmoins ce Pittoni, mon cadet de dix ans, ne manquait pas d'esprit et de savoir-vivre. Il était comme moi garçon par système, grand pourchasseur de femmes, déterminé convive et ami de tous les bons vivants; j'ai toujours attribué son accueil à une distraction. Généreux jusqu'à la prodigalité, il avait une horreur manifeste pour la sottise et de *tien* et de *mien*, et abandonnait le soin de sa maison et de ses finances à une espèce d'intendant qui le volait outrageusement. Pittoni ne l'ignorait pas et laissait faire. Paresseux avec délices, il avait contracté une telle habitude de négligence et d'oubli, qu'on lui reprochait à juste titre de manquer aux premiers devoirs de son emploi; on lui reprochait aussi de mentir à tout propos et sciemment: ceci est une calomnie dont il faut laver sa mémoire. Il ne mentait pas, il disait seulement ce qui n'était pas la vérité, et cela par négligence et oubli: voilà l'homme tel que j'ai pu le connaître pendant un mois d'intimité, car nous nous liâmes; il m'avait rendu justice, et reconnu sincèrement l'inconvenance de son premier accueil.

Déarrassé de mes visites les plus pressées, je songeai

à mettre en ordre tous les documents que j'avais rassemblés à Varsovie, relativement aux événements de la Pologne, depuis la mort de l'impératrice de Russie, Élisabeth Pétrowna, car je voulais écrire l'histoire des troubles de cet État depuis leur origine jusqu'au premier partage du royaume, partage injuste, qui menaçait alors d'embraser l'Europe. J'avais prédit cet événement dans un petit écrit imprimé à l'époque où la diète, en plaçant Poniatowski sur le trône, avait reconnu la feuë czarine comme impératrice de toutes les Russies, et l'électeur de Brandebourg comme roi de Prusse. Mon but principal était de faire connaître au monde les conséquences que ce partage devait avoir; l'ouvrage fut fait conformément à ce plan, mais je ne pus donner au public que les trois premières parties, parce que mon imprimeur manqua à ses engagements. On trouvera dans mes manuscrits, après ma mort, les trois autres parties; peu m'importe aussi qu'on les publie ou non! Je n'ai de ma vie songé à l'avenir, à quoi bon y songer aujourd'hui?

Le royaume de Pologne, qui n'existe plus, durerait encore, et avec toute la splendeur dont il brillait à la mort d'Auguste III, sans l'ambition ardente de la maison Czartoriski. Le comte de Bruhl, premier ministre de l'électeur de Saxe, avait blessé cette ambition et humilié la vanité de cette famille. Pour se venger des dédains d'un ministre orgueilleux, Auguste Czartoriski, palatin de Russie, n'hésita pas à précipiter son pays dans l'abîme. Il ne manquait pas de lumières; mais, aveuglé par la passion et le besoin de se venger, il réprouva tout sentiment de patriotisme et méconnut ainsi la saine politique. Non seulement il se proposa d'exclure du trône de Pologne la maison électorale de Saxe, il voulut encore détrôner le prince régnant. Pour l'exécution de ce plan, il fallait pouvoir compter sur l'amitié de l'impératrice et de l'électeur de Brandebourg; aussi les fit-il reconnaître l'un et l'autre par la diète. A cette condition seule, les deux princes étrangers consentaient à s'entendre avec la république. Cependant elle avait d'excellentes raisons pour leur refuser la

sanction de sa reconnaissance, puisqu'elle possédait les provinces les plus considérables de l'empire russe, et qu'elle était véritablement maîtresse du royaume de Prusse, l'électeur ne régna que sur le duché de ce nom. Sourd à la voix de la raison et n'écoutant que les inspirations de la vengeance, le prince Czartoriski vint à bout de persuader à la diète que cette reconnaissance était une affaire de forme; que les monarques se contenteraient du titre, et qu'ils s'obligeaient même à ne jamais le faire valoir. Ces explications furent jugées satisfaisantes, et le sénat signa la fatale reconnaissance. Cinq ans après, le palatin eut la satisfaction de voir couronner roi de Pologne le fils de sa sœur Constance, Stanislas Poniatowski. Quand cela eut lieu, je déclarai à Czartoriski que les cours de Russie et de Prusse ne tarderaient pas à se faire un droit des titres prétendus illusoires qui leur avaient été si légèrement accordés, et qu'il ne fallait pas compter sur la promesse faite à la diète de les laisser dans l'oubli; j'ajoutai même que l'on n'aurait jamais songé à réclamer ce titre si l'on n'eût pas dès lors formé le projet d'y attacher plus tard de l'importance. Je lui prédis en souriant (car je ne pouvais me permettre de parler au prince de ces graves intérêts que sur le ton de la plaisanterie), je lui prédis donc qu'à dater de ce jour l'Europe entière regarderait la couronne de Pologne comme simple dépositaire des provinces de la Russie blanche, rouge et noire et du royaume de Prusse, et que les successeurs immédiats des princes alors reconnus ne manqueraient pas de débarrasser le royaume de Pologne du fardeau de cette garantie. Pourtant je dois dire que mon hypothèse ne se réalisa pas, puisque ces princes se partagèrent eux-mêmes la Pologne, sans faire mention de leurs titres. Ce démembrement amena la dissolution entière du royaume, qui a eu lieu l'an dernier (1767).

La diète de Pologne, que Czartoriski présidait et dont il était l'âme, commit encore une faute impardonnable : au sujet de la protection, elle oublia la fable de l'Homme et du Cheval. Les aventureux Polonais oublièrent aussi

leur histoire romaine; ils auraient dû savoir que si les Romains devinrent maîtres du monde, c'est qu'ils commencèrent toujours par le protectorat pour finir par la domination. Aussi tout monarque dont quelque pays que ce soit réclame la protection doit-il, dans son propre intérêt, s'empresser de l'accorder. C'est un premier pas qui mène à la tutelle : de tuteur on devient père, et qui dit père, en pareil cas, dit maître et seigneur. C'est ainsi que Venise est arrivée à la possession de Chypre, que le sultan lui a enlevée depuis, afin de récolter l'excellent vin qui y croit, en dépit de Mahomet et de son Coran qui en interdit l'usage aux musulmans. Venise elle-même n'est plus, car on la protège; mais quand son nom aura été rayé de la carte, il n'en restera pas moins gravé dans le souvenir des hommes comme un souvenir d'oppression et de honte.

Ainsi donc l'ambition, la soif de la vengeance et le défaut de bon sens d'un seul individu perdirent la Pologne. Né de l'indolence et de la crédulité, c'est ce défaut de sens, ce manque de prévoyance et de suite dans les idées et les projets qui a toujours causé la chute des trônes. Que d'exemples ne pourrais-je pas citer de cet axiome de politique générale! C'est que tout souverain détrôné a fait un accroc au bon sens. La sagesse du gouvernant fait seule la force des États, et leur force est la garantie de leur durée.

Le 1^{er} décembre, le baron Pittoni me fait dire de passer chez lui pour affaire qui presse. L'avis, venant de la police, me fait dresser les oreilles, car, elle et moi, nous ne fûmes jamais bons amis. Redoutant donc quelque nouveau désagrément, j'arrive chez Pittoni. Le laquais me prévient que quelqu'un est là qui désire vivement de me voir. J'entre et je vois un fort bel homme, mis avec une suprême élégance, et qui m'ouvre les bras. Je m'y précipite aussitôt, car mon cœur me disait : C'est M. Zaguri.

— C'est bien vous, lui dis-je fort ému, car je retrouve sur vos traits l'expression de vos lettres.

— Oui, mon cher Casanova, c'est votre ami Zaguri.

Dès que Dandolo m'eut appris que vous étiez à Trieste j'ai pris la résolution d'y venir pour vous embrasser et vous féliciter de votre retour dans votre patrie, sinon cette année, du moins l'année prochaine. J'ai tout lieu d'espérer qu'avant trois mois on nous donnera de nouveaux inquisiteurs d'État qui ne soient ni muets ni sourds comme les nôtres.

— Je suis pénétré de reconnaissance pour votre bienveillante démarche.

— Au fait, vous m'en devez un peu; car, pour vous voir, j'ai oublié mes devoirs d'avocador qui m'obligent à ne pas quitter la ville; aussi je vous donne cette journée et celle de demain, après quoi je me remets en route pour Venise.

Témoin de la manière dont m'accueillait M. Zaguri, le baron parut confus; il balbutia des excuses, se plaignit de son manque de mémoire, et me promit sa visite. Le malheureux était, en effet, si oublieux qu'il ne me reconnaissait même pas.

— Comment! s'écriait M. Zaguri, voilà douze jours que le célèbre Casanova est à Trieste, et mon ami Pittoni ne le connaît pas! Mais vous, Marco Monti, reprit-il en s'adressant à un vieillard qui me regardait avec curiosité, vous l'aurez reçu?

— J'ignorais son arrivée.

— Consul de Venise, vous n'étiez pas informé de la présence dans Trieste d'un de vos nationaux!

— C'est ma faute, dis-je avec empressement; je craignais que ma visite ne fût mal reçue. Vous savez que je suis regardé souvent par vos délégués de Venise comme un article de contrebande.

— Quant à moi, répondit spirituellement le consul, je vous tiens, dès ce moment, pour une marchandise qui fait quarantaine à Trieste avant d'entrer à Venise, et ma maison vous est ouverte.

Cette réponse de Marco Monti me prouva qu'il connaissait ma véritable position. C'était un homme plein d'esprit, éprouvé par de longs malheurs qui ne lui avaient

rien ôté de sa gaieté naturelle, parlant mieux qu'un livre bien écrit, et possédant l'inappréciable don d'amuser chacun par ses récits, et le talent plus rare encore de ne jamais rire de ce qu'il racontait. Si j'ai moi-même un talent, c'est celui-là. C'était à qui de nous deux ferait les récits les plus plaisants et le plus sérieusement articulés. Quoiqu'il fût mon aîné de trente ans, il me tenait tête, en quelque lieu que nous fussions, excepté au jeu, qu'il détestait. J'eus le bonheur de gagner l'amitié de cet excellent homme, et cette amitié me fut grandement utile pendant les deux années que je passai à Trieste. C'est à lui et à M. Zaguri que je dus ma grâce et mon rappel, l'unique objet de mes vœux. Sans ces deux vrais amis, le *mal du pays* m'eût tué. Heureux si j'avais pu m'en guérir et renoncer pour jamais à revoir mon ingrate patrie!

CHAPITRE XVIII.

Je retrouve M. Morosini. — Madame Léo. — Services que je rends au tribunal des inquisiteurs d'État. — Gœrtz.

J'accompagnai M. Zaguri à Gœrtz, où il fut obligé de rester trois jours, ne pouvant se dérober aux honneurs que la noblesse de la ville s'empressait de lui rendre. Je fus reçu partout avec lui. Les marques d'amitié que me prodiguait un avocador de Venise me donnèrent tout à coup une grande considération : je n'étais plus un exilé ordinaire, je devenais un personnage d'importance qui fixait l'attention du gouvernement vénitien.

Il était généralement reconnu que, si j'avais quitté ma patrie, c'était uniquement pour échapper à une injuste captivité, et le gouvernement, dont je n'avais violé les lois en aucune manière, n'était plus en droit de me regarder comme un coupable.

Je fus reçu, à Trieste, chez le gouverneur de la ville, comte d'Auersberg, et chez le comte de Cobentzel, qui peut-être vit encore; c'était un sage dans l'acception la

plus élevée du mot, unissant l'instruction la plus vaste aux plus belles qualités de l'âme, et tout à fait exempt de prétentions. Il donna à M. Zaguri une fête où je rencontrai le comte Torrès, dont le père, né en Espagne, avait été lieutenant-général au service d'Autriche. Il avait épousé, à soixante ans, une femme spirituelle et jolie qui lui donna cinq enfants aussi laids que leur père : sa fille aînée me parut assez aimable, en dépit de sa laideur ; elle avait le caractère et l'esprit de sa mère.

Le fils aîné était un gros louche, d'une imagination bouffonne et folle, grand hâbleur, et libertin par tempérament et par principes. Quoiqu'il fût passablement bavard et méchant, on le voyait avec quelque plaisir dans la société, parce que, contant bien, il faisait rire. Doué d'une mémoire prodigieuse, s'il avait eu quelque application au travail, nul doute qu'il n'eût acquis de véritables lumières. Il voulut bien se porter garant du contrat que je passai avec le libraire Valerio Valeri pour la publication de mon *Histoire des troubles de Pologne*. Je fus présenté aussi au comte Coronini, qui s'était fait un nom dans le *Journal des savants* ; c'était un de ces vieux piocheurs en us, auxquels on s'empresse de reconnaître le titre de savants afin de s'épargner la peine de lire leurs écrits. Les ouvrages de ce Coronini étaient fabriqués en latin, et traitaient du droit des gens et de la diplomatie.

Un jeune homme de qualité, nommé, je crois, Morelli, avait écrit l'histoire de Gøertz. Il m'envoya le premier volume en épreuves, me priant de le parcourir pendant mes moments de loisir et de lui donner mon avis. Je pris le paquet et ne l'ouvris point, et je dis au jeune homme que son ouvrage était bon. Il me jura une amitié à toute épreuve. C'eût été probablement tout le contraire si je me fusse avisé d'ouvrir son volume et de joindre en marge mes observations.

L'une des personnes qui m'inspirèrent, à Trieste, un vif intérêt, c'est le comte François Coronini, qui ne ressemblait au savant que de nom.

Marié dans les Pays-Bas et ne pouvant s'accommoder à

l'humeur de sa femme, il l'avait abandonnée pour s'occuper librement de chasse et de littérature. Il vivait en épicurien modéré, tournant en ridicule ceux qui prétendent qu'il ne saurait exister un homme parfaitement heureux sur la terre. Il se citait comme un vivant exemple de l'assertion contraire, et prétendait que ce bonheur ne lui manquerait jamais.

Cependant la mort est venue bien vite le détromper : il mourut d'un abcès à la tête, au milieu de souffrances horribles, dans la trente-cinquième année de sa vie fortunée. Il est certain que personne n'est jamais également heureux ou malheureux : qui pourrait juger du bonheur de son semblable ? C'est un objet purement relatif, et qui dépend du caractère autant que du concours des circonstances, c'est-à-dire du hasard. Vous ne prouverez pas davantage que la vertu seule rende heureux ; il faut laisser cette croyance consolante, mais absurde, à des pythagoriciens encroûtés, car il est des vertus dont la pratique exige des combats et cause de la douleur : or douleur et bonheur sont deux termes qui s'excluent.

Pittoni et moi nous conduisîmes le digne M. Zaguri jusqu'à la limite du territoire de Venise, et nous revînmes ensemble à Trieste.

L'abbé Pinochi, avocat ecclésiastique, célèbre par son habileté à dissoudre les mariages, avait accompagné M. Zaguri dans son voyage à Trieste, et ce fut lui qui régla le degré de considération que les habitants me témoignèrent jusqu'au moment de mon départ. Pittoni me présenta dans toutes les maisons recommandables et m'introduisit au casino. Cette réunion, ouverte à toutes les personnes de distinction, avait lieu dans l'hôtel même qu'habitait ce directeur de police. J'y vis la maîtresse de Pittoni, Vénitienne protestante, fille d'un marchand allemand et femme de David Picheling, négociant de Souabe. Pittoni était amoureux d'elle et le fut jusqu'à son dernier soupir ; il l'aima, pendant treize ans, de cet amour qui embrasait Pétrarque pour Laure, soupirant et espérant comme lui, mais sans succès

Cette femme extraordinaire, plus connue sous le nom de Zanetta, et dont le mari était la confiance même, me parut fort jolie. Elle avait deux qualités qui ne se rencontrent guère réunies, bonne ménagère et excellente musicienne. Une sérénité inaltérable, une douceur d'ange surpassaient en elle les autres dons de la nature. Je voulus m'assurer par moi-même si sa vertu était aussi rigide qu'on le disait, et je reconnus qu'elle était inattaquable.

Je confiai à Pittoni le résultat de mes observations en lui prédisant qu'il n'obtiendrait jamais rien d'elle. Il n'en tint pas compte. Il est vrai qu'elle le distinguait dans le troupeau de ses adorateurs, sans jamais s'écarter cependant de l'inviolable fidélité qu'elle avait jurée à son époux et qu'elle s'était promise à elle-même.

Quelques jours après le départ de M. Zaguri, j'appris que le procureur Morosini venait d'arriver et qu'il demeurait dans mon hôtel. C'est le bon Marco Monti qui m'en fit donner avis, en m'engageant à lui faire ma cour. C'était bien là mon intention, car je savais quelle influence donnaient à M. de Morosini, et la charge publique qu'il exerçait, et ses talents politiques; d'ailleurs il me connaissait depuis mon enfance. Le lecteur n'a pas sans doute oublié que Morosini me présenta au maréchal de Richelieu à Fontainebleau, en 1750, à l'époque où madame Querini captivait S. M. Louis XV.

Je fis grande toilette, comme s'il s'agissait de ma présentation à un monarque, et j'entrai chez M. de Morosini, qui ne put s'empêcher de rire en voyant tous mes frais de costume. A peine lui eus-je exposé les raisons de mon séjour à Trieste et mon désir de revoir Venise, qu'il me promit de s'employer de tout son pouvoir pour m'obtenir le pardon du redoutable tribunal; il ne croyait pas qu'un homme comme moi fût obligé de l'attendre longtemps encore après dix-sept années d'exil. Il me remercia des peines que je m'étais données pour son neveu à Florence, peines fort agréables, et me retint chez lui jusqu'au soir pour connaître les différents événements de ma vie. Le récit fut long; mais M. de Morosini ne se lassait pas de

m'entendre. Il fut charmé d'apprendre que M. Zaguri m'avait pris sous sa protection, et il m'engagea à lui écrire, afin qu'ils pussent s'employer pour moi de concert; enfin il me recommanda au bon consul dans les termes les plus affectueux. Celui-ci s'en réjouit avec d'autant plus de raison qu'étant en correspondance officieuse avec le secrétaire du tribunal, il pouvait l'informer des témoignages d'intérêt que m'avait donnés le procureur, et le prévenir qu'en conséquence de ces dispositions il aurait pour moi les plus grands égards.

Je me trouvai parfaitement bien à Trieste après le départ de Morosini. Je fis tout ce qui dépendait de moi pour perpétuer les agréments de mon séjour et pour vivre avec toute l'économie que comportait l'état de mes affaires. Je n'avais plus que quinze sequins de fixe par mois, mais j'avais renoncé absolument au jeu, et je mangeais régulièrement chez ceux de mes amis qui m'avaient invité une fois pour toutes : c'étaient particulièrement les consuls de Venise et de France.

Vers la fin du carnaval, me trouvant au bal qui se donnait dans la salle du théâtre, je fus abordé par un masque déguisé en arlequin.

— Tu es Giacomo Casanova, me dit-il.

— Tu ne m'apprends rien de nouveau.

— Pourquoi es-tu venu ici ?

— Pour te faire parler.

Au même instant, sa Colombine, me tirant par le bras, me dit en me menaçant du doigt :

— Ah ! je te reconnais !

— Par Dieu ! ce n'est pas difficile. Lève un peu ton masque, peut-être en dirai-je autant.

— Tu es un vieux *drôle* qui vient ici pour séduire quelque fille.

— Certainement ; mais je n'en vois pas de séduisante.

— De la discrétion, c'est très-bien. Parle franchement : quelle est la donna qui t'amène ici ?

— Ce sera toi, si tu le veux.

— Tu serais bien attrapé si je te prenais au mot.

— Essaie.

Alors s'approchant de mon oreille, la Colombine me dit :

— Dans une demi-heure, sous le grand lustre
Au moment où le couple me quittait, Saint-Sauveur, le
consul de France, m'aborde en riant :

— Vous connaissez ces deux masques? la fille est fort
jolie.

— Tant mieux, car elle m'a donné un rendez-vous.

— Quant au jeune homme, c'est un cavalier fort aimable; que vous a-t-il dit à l'oreille?

— Comment! arlequine est l'homme, et arlequin la femme! Jamais métamorphose ne fut plus trompeuse.

— Je vous assure qu'arlequin est fait pour vous intéresser sous ses habits de fille.

Effectivement, j'eus l'occasion de m'en convaincre avant la fin du bal. Le consul m'ayant offert de me présenter dans la famille de ces jeunes gens, qui étaient frère et sœur, je m'y fis conduire le second jour de carême. C'est ainsi que je fis la connaissance de M^{me} Léo, femme d'esprit et fort aimable avec toutes ses jolies faiblesses. Elle était mariée ou veuve, et avait cinq filles fort agréables. Arlequin fixa toute mon attention. J'en devins amoureux; vieille histoire, mais cette fois sans épisode. Ne pouvant me dissimuler que j'avais trente ans de plus que cette jeune personne, je me bornai à lui témoigner toute la tendresse d'un père. Je crois cependant que les caresses que je lui prodiguais n'avaient pas essentiellement le caractère paternel; toutefois je me gardai de lui donner des preuves de ma passion d'amant, et mes exigences, très-pudiques, n'eurent rien de ridicule.

Après les fêtes de Pâques de l'année 1773, le comte d'Auersberg, alors gouverneur de Trieste, fut appelé à Vienne, et le comte de Wagensberg vint commander la place. La comtesse Lantieri, fille aînée du nouveau gouverneur, était belle comme un ange : elle alluma dans mon cœur un amour qui certainement eût fait mon malheur si je n'avais pas eu assez de force pour le déguiser sous les

apparences du plus profond respect. Je célébrai l'arrivée du comte dans un poëme que je fis imprimer, et qui me coûta trois mois de mon chétif revenu. Je mettais sous le couvert du père tous les hommages que j'adressais à la fille. Cet opuscule lui plut, et elle m'admit à son cercle. Le comte me donna hautement le nom d'ami, et cette amitié il me la prouva par une confiance dont je tirai quelques avantages notoires. C'était son désir, et, quoiqu'il n'en témoignât rien, il était facile de voir qu'il voulait m'être utile pécuniairement.

Le consul me dit un jour que depuis quatre ans il faisait des démarches infructueuses pour obtenir du gouverneur autrichien que la diligence qui allait une fois par semaine de Trieste à Mestre fit une seule poste de plus, et qu'elle passât par Udine, capitale du Frioul vénitien. Ce changement était nécessité par les intérêts du commerce des deux États ; mais le magistrat de Trieste ne voulait pas y consentir, par la seule raison que Venise le désirait : « Ce que la république désire, disaient ces profonds politiques, lui est avantageux, et ce qui lui est avantageux nous est nécessairement nuisible. » Le consul ajouta que mon succès dans cette négociation avancerait mes affaires auprès de messieurs du tribunal, et me donnerait le droit de compter, sinon sur ma grâce entière, du moins sur la bienveillance de mes juges ; que, du reste, je pouvais me reposer sur lui du soin de faire valoir mes services et de m'en laisser tout l'honneur.

Aussitôt j'allai trouver le gouverneur, et mis cette affaire sur le tapis. Il en était instruit et désapprouvait l'entêtement de la chambre de commerce ; mais il ne pouvait m'être d'aucun secours, cet objet se trouvant hors de ses attributions. Il m'apprit que l'opposition venait du conseiller Rizzi, qui avait entraîné ses collègues par une foule de raisonnements spécieux ; enfin il voulut bien me conseiller de rédiger un mémoire dans lequel, après avoir examiné la cause sous toutes ses faces, je démontrerais que le changement proposé devait tourner à l'avantage de Trieste, qui est un port franc, tandis qu'Udine n'a qu'un

commerce insignifiant. Il s'engagea, en outre, à adresser ce mémoire à la chambre, sans dire quel en était l'auteur, d'en adopter les conclusions en sa qualité de gouverneur, et de sommer la chambre de présenter des objections, déclarant en même temps que, s'il ne les trouvait pas péremptoires, il renverrait toute l'affaire au conseil de Vienne avec son approbation motivée.

A peu près certain du succès, je rédigeai mon mémoire de manière qu'on ne pouvait lui opposer que des chicanes, et pas une seule bonne raison. La chambre prit le sage parti de céder, et il fut décidé qu'à l'avenir la diligence passerait par Udine. A peine cette résolution eut-elle été prise, que le comte de Wagensberg m'envoya copie du décret. Je la portai au consul, et d'après son avis et sous ses yeux j'écrivis au secrétaire du tribunal des inquisiteurs que je m'estimais heureux d'avoir pu réussir à faire quelque chose d'agréable à Leurs Excellences ; que c'était désormais à elles à juger si, par ce service, je m'étais rendu digne de rentrer dans ma patrie. Le gouvernement ne publia le nouvel arrêté que dix jours plus tard, de sorte que le consul d'Udine en fut informé par le tribunal avant qu'on le connût à Trieste. Je ne reçus moi-même aucune réponse du secrétaire de la cour silencieuse ; mais, au bout d'un mois, le consul reçut l'ordre de me donner une gratification de 400 ducats. Cette circonstance ayant été connue, des malintentionnés répandirent le bruit calomnieux qu'on s'était servi de la clef d'or pour pénétrer dans la conscience des juges, et que la nouvelle disposition était le fruit d'une intrigue. Marco Monti, chargé de remettre les 400 ducats, si bien gagnés, me communiqua la lettre du secrétaire du tribunal : il y était dit que cette gratification avait pour but de m'encourager à persévérer dans mon dévouement à la république, et que je pouvais tout espérer de l'indulgence du tribunal, si je parvenais à me tirer avec le même succès de l'affaire des Arméniens, que le consul était autorisé à me confier.

Monti me mit à l'instant même au fait de cette nouvelle affaire. Je devinai, dès l'abord, que je ne réussirais pas ;

toutefois cela ne me dispensait pas d'agir. Voici de quoi il était question :

Quatre moines arméniens du couvent de Saint-Lazare à Venise, las de la tyrannie de leur supérieur, avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés sur le territoire autrichien. Nés, tous les quatre, de familles riches et distinguées de Constantinople, ils bravaient les menaces et l'excommunication du prieur, qui les traitait d'apostats. Ils s'étaient rendus à Vienne pour y demander asile dans les États de l'empereur, promettant, si l'on voulait le leur accorder, d'établir une imprimerie arménienne dans la capitale de l'empire; ils s'engageaient à fournir 100,000 florins, tant pour la fondation de l'établissement que pour l'acquisition de la maison où, sous la protection de l'empereur, ils se constitueraient en société indépendante de l'autorité d'un supérieur. Non-seulement le gouvernement autrichien leur octroya ce qu'ils demandaient, mais, en outre, il leur conféra différents privilèges. Le but principal qu'on se proposait était d'enlever à la république cette importante branche de commerce; on envoya donc les moines arméniens de Vienne à Trieste, avec les lettres de recommandation les plus pressantes. Lors de mon arrivée, il y avait déjà six mois qu'ils séjournaient dans la ville. Il était assez naturel que les inquisiteurs d'État désirassent vivement de les voir revenir à Venise; mais toutes les sollicitations directes ayant échoué, les inquisiteurs leur proposèrent de leur procurer satisfaction complète du prieur s'ils consentaient à rentrer dans le couvent. En même temps on fit jouer mille ressorts secrets pour les détourner de leur entreprise.

Marco Monti m'avoua qu'il avait évité jusqu'alors de se mêler de cette affaire, dont le succès lui semblait douteux; il m'avertit que j'y perdrai mon temps et ma peine. J'en étais convaincu.

Raisonnablement, je ne pouvais pas espérer que le gouverneur m'accordât le secours de son crédit et de sa bienveillance, comme il avait fait pour l'autre affaire. Je sentis qu'il ne fallait même pas lui laisser soupçonner que je

travaillais à détourner les Arméniens de l'exécution de leur plan. J'allai voir ces moines, sous prétexte de visiter l'établissement pour lequel ils avaient fait fondre un grand nombre de caractères. En une semaine, j'avais gagné leur confiance. Un jour qu'ils me parlaient de leurs différends avec le supérieur, je leur dis qu'ils feraient bien de s'en retourner à Venise, afin d'éviter les effets de l'excommunication qu'ils s'étaient attirée.

— Tout ce que nous gagnerions à cette démarche, répondit le plus obstiné, c'est une absolution et un autre supérieur; mais tel n'est plus notre désir. Nous attendons d'autres lazaristes de Constantinople pour former un nouveau couvent à Trieste.

— Mais à quelle condition consentiriez-vous à rentrer dans votre couvent de Venise?

— Il faudrait d'abord que le prieur retirât le trésor de notre ordre, qu'il a confié au marquis Serpos: il n'a pas le droit de disposer de cette somme sans notre consentement. Il suffit que ce Serpos, marchand arménien, fasse banqueroute pour que l'établissement soit ruiné.

— Voulez-vous bien me charger de la poursuite de vos réclamations? En avez-vous d'autres à former?

— Le reste ne concerne que quelques points de discipline, sur lesquels nous nous entendrons facilement.

C'est ainsi que j'entamai la négociation; j'en fis un rapport, que je remis au consul. Il l'envoya au tribunal, qui me répondit longtemps après que le prieur trouverait moyen de déposer à la banque la somme en litige, mais qu'au préalable il désirait savoir quels étaient les points de discipline dont les quatre réfugiés se plaignaient.

Cette réponse mettait mes conclusions à néant. Aussi, je me déterminai à ne pas aller plus loin: il était évident que les parties ne s'accommoderaient pas. Ce qui acheva de me décider à abandonner l'affaire, c'est que le comte de Wagensberg me fit entendre qu'il était surpris et affligé de mes demandes; il ajouta que je ne pouvais réussir sans porter préjudice aux intérêts d'un pays qui m'avait bien

accueilli, et qu'il était de mon devoir de traiter comme j'en avais été traité moi-même.

D'après ces ouvertures, je me crus obligé à faire au comte un aveu complet. Je lui jurai que jamais il ne me serait venu dans l'idée d'entamer cette négociation si je n'avais été convaincu qu'elle échouerait, puisqu'on m'informait de Venise que Serpos était dans l'impossibilité de restituer le capital. Il goûta mes raisons, et l'affaire en resta là. Les Arméniens achetèrent la maison du conseiller Rizzi et s'y établirent. Je les revis, mais sans qu'il fût question de Venise.

Vers cette époque, le comte me donna une nouvelle preuve de sa bienveillance. J'étais un jour dans son cabinet lorsqu'il me dit tout à coup en me montrant une longue dépêche : Il est fâcheux que vous n'entendiez pas l'allemand ; voici une affaire dont la conduite pourrait vous faire honneur. Voici en peu de mots ce dont il s'agit, mais ne dites à personne que c'est moi qui vous ai instruit ; du reste, quel que soit le succès, vous pourrez tirer parti pour vous-même de ma confiance. Je lui promis tout ce qu'il voulut, et il reprit :

— Toutes les marchandises qui nous arrivent maintenant de la Lombardie touchent le territoire vénitien, ou vont directement à Venise. Là, après avoir subi la visite de la douane, elles sont déposées dans les magasins comme articles de transit. Voilà ce qui s'est fait jusqu'à présent, mais ce qui n'aura plus lieu, à moins que le gouvernement vénitien ne consente à diminuer de moitié le droit de transit : 4 p. c. que nous payons, c'est exorbitant ! On a proposé à ma cour de négocier pour obtenir un changement de tarif ; le projet a été approuvé, et voici l'ordre qui m'en informe. Il m'est enjoint de l'exécuter sans en donner avis à messieurs de Venise ; c'est une mesure purement administrative, et qui n'exige aucune négociation préliminaire entre des puissances amies ; car vous n'ignorez pas qu'en fait de tarif chaque État est indépendant : ou l'on paye ce qu'il faut payer, ou l'on évite le passage sur le territoire étranger ; personne n'a le droit de se plaindre.

Telle est notre position. A l'avenir, les marchandises que nous expédierons en Lombardie ne traverseront plus le territoire de la république : nous les transporterons à Mezzola, petit port qui appartient au duc de Modène, situé dans l'Adriatique, vis à vis de nous, et qu'on peut aborder en une seule nuit ; on y construira des magasins. De la sorte nous abrègerons le chemin de moitié, et nous payerons au duc de Modène un droit qui équivaut à peine au tiers de ce que nous payons à Venise. Ajoutez l'économie de temps et d'argent, et vous comprendrez les avantages de notre plan. Je suis convaincu néanmoins que si votre gouvernement se montre disposé à réduire son droit de moitié, les choses resteront sur l'ancien pied, car toute mesure nouvelle, en ce genre surtout, offre de grandes difficultés, occasionne des frais et des déboursés, et expose le commerce à des embarras impossibles à prévoir. Je ne porterai cette affaire à la chambre de commerce que dans quatre ou cinq jours ; nous ne nous presserons pas : c'est à vous d'agir avec rapidité. Je voudrais qu'au moyen de votre entremise on me fit parvenir de Vienne l'ordre de suspendre l'exécution de la mesure au moment où je me dispose à la commencer.

En un clin d'œil j'embrassai tous les détails de cette affaire, et je m'applaudis du service que j'allais rendre à messieurs les inquisiteurs, en les informant sans délai d'une mesure si menaçante pour leurs intérêts. On connaît les étranges prétentions de ce tribunal, qui s'est toujours piqué d'avoir su d'avance ce dont on l'informe. Son but a toujours été de donner une haute idée de l'étendue d'action et des ressources de sa police secrète. Je remerciai énergiquement le comte du service qu'il me rendait ; je lui promis de me mettre à l'œuvre incontinent, et d'expédier mon rapport aux inquisiteurs après le lui avoir communiqué. Je ne dinai pas ce jour-là, circonstance extraordinaire ; en cinq heures tout était fini, rapport, mise au net et copie. Je portai cette copie au gouverneur, qui loua beaucoup ma célérité ; il ne trouva rien à changer à mon travail, que je mis ensuite sous les yeux du consul. Marco Monti

en fut tout étourdi, et me demanda si j'étais bien sûr d'être dans mon bon sens. Il lui paraissait impossible qu'on agît à son insu une question aussi importante, et que je fusse le seul dans Trieste qui en fût instruit. Je lui répétais de vive voix ce que j'avais mentionné par écrit à la fin de mon rapport, à savoir, que je répondais sur ma tête de l'exactitude du fait, mais qu'en même temps je le priais de ne pas me demander comment je l'avais appris. Il réfléchit quelques instants, et finit par me dire qu'il ne pouvait envoyer ce rapport directement aux inquisiteurs, mais qu'il l'adresserait aux cinq prud'hommes de Venise, dont il était le mandataire.

— Il est indispensable, lui dis-je aussitôt, que les inquisiteurs soient directement informés par moi de la mise à exécution d'une mesure qui menace de les ruiner; vous comprenez le motif de ma persistance, et combien je dois tenir à leur rendre ce service.

— Alors veuillez m'envoyer votre rapport sous pli fermé et cacheté, en y joignant un billet à mon adresse, par lequel vous me ferez sommation de l'adresser directement au tribunal.

— Pourquoi donc voulez-vous, mon cher Monti, que je vous témoigne pareille défiance ?

— C'est que je n'entends pas me porter garant de l'authenticité du fait; je veux ignorer absolument cette affaire jusqu'au moment où je l'apprendrai par la voix publique. Si vous avez dit vrai, comme je n'en doute pas maintenant, le gouverneur en est informé, et, avant huit jours, ce ne sera plus un secret pour personne. Alors je ferai mon rapport, et j'aurai rempli mon devoir.

— Mais ne pourrais-je pas envoyer le mien directement au tribunal ?

— Gardez-vous-en bien : d'abord on ne vous croirait pas, et puis vous me nuiriez : on ne manquerait pas de dire que je néglige mon service ; enfin, le tribunal ne vous donnerait pas un sou ; c'est tout au plus s'il vous enverrait un *accusé de réception*. Vous êtes sûr du fait, n'est-ce pas ? eh bien, ce que vous avez de mieux à faire, c'est que votre

rapport arrive au tribunal par l'intermédiaire du consul ; c'est tirer à vue sur une gratification, et vous assurer à jamais l'estime de nos gouvernants. Mais prenez bien garde, car si votre avis est chimérique, vous êtes perdu : vous exposez le terrible tribunal à une fausse démarche qui vous coûtera cher.

Docile aux avis de mon prudent ami, j'écrivis le billet qu'il exigeait, et cachetai le billet à l'adresse de S. E. le comte Antonio-Felipo Bu...i, président du conseil, parent du gouverneur sous l'administration duquel je m'étais évadé des Plombs.

Le lendemain, M. de Wagensberg fut charmé d'apprendre que tout avait été terminé la veille. Il me répéta que le consul de Venise ne recevrait pas d'avis officiel avant le samedi suivant. Il n'en disait rien par délicatesse ; et de mon côté, je gémissais de ne pouvoir le tranquilliser sur mon compte.

Dès que la nouvelle mesure fut décrétée, le conseiller Rizzi vint me dire qu'il la regardait comme un coup terrible porté aux intérêts de la république ; il ne pouvait maîtriser sa joie, et me laissa convaincu qu'avant peu elle aurait ruiné le commerce de Venise et assuré la prospérité de Trieste. Marco Monti fut d'un avis contraire : il soutint que Venise perdrait fort peu à ce nouvel arrangement, et qu'un naufrage dans le golfe coûterait à Trieste plus que l'impôt ne pourrait lui rapporter en dix ans ; que du reste les expéditeurs allemands souffriraient de la réduction du tarif, parce que les frais de transport leur devenaient plus coûteux. Il couvrit ses explications d'un immense éclat de rire, qui me parut tout à fait diplomatique. Dans toutes les petites places de commerce comme Trieste, ajouta-t-il d'un air méprisant, on a le talent de transformer des misères et des vétilles en objets de la plus sérieuse importance, et l'on néglige les grands intérêts pour s'occuper de bagatelles.

Je dinai chez lui ce jour-là, mais alors ses accès d'hilarité avaient cessé, et il m'ouvrit son cœur. Il me fit part de ses doutes et de ses inquiétudes.

— Que pensez-vous, lui dis-je, qu'on fasse à Venise pour parer le coup ?

— Rien.

— C'est impossible.

— Rien, vous dis-je. On assemblera le conseil, on parlera beaucoup, mais on ne prendra aucune décision. En attendant, l'Autriche enverra ses marchandises à Mezzola.

— Tant pis pour la république et pour moi.

Monti avait deviné juste. Il avait adressé le jour même à ses supérieurs communication de la nouvelle mesure ; on lui répondit que Leurs Excellences en avaient été déjà informées par voie extraordinaire, et qu'en conséquence il eût à tenir note des résultats et à en donner avis au conseil. Un mois après, il me montra une lettre du secrétaire général qui lui enjoignait de me remettre une gratification de cent ducats et une pension mensuelle de dix sequins, pour m'engager à bien mériter toujours de l'État. C'était un demi-succès qui me présageait ma grâce pour la fin de l'année. Je me trompais, comme on le verra, car je ne l'obtins que l'année suivante. Le lecteur comprendra que je n'étais pas fâché de me voir tout à coup à la solde de mes ennemis, et l'objet des attentions du terrible tribunal qui m'avait persécuté et dont j'avais bravé la puissance. C'était un véritable triomphe dont je devais être fier ; c'était d'ailleurs le seul que je pusse légitimement ambitionner : je me crus donc engagé d'honneur à servir dorénavant la république dans tout ce qui n'était pas en opposition avec l'imprescriptible droit des gens.

Au commencement de l'été, je fus le héros d'une petite aventure qui amusa beaucoup la ville. J'avais fait connaissance, chez Monti, d'un comte Strasoldo, assez joli garçon, ami du plaisir et de la dépense, mais fort pauvre, et par conséquent criblé de dettes ; c'est au point qu'il ne se montrait plus qu'à cheval dans les rues de Trieste, pour échapper plus promptement aux poursuites de ses créanciers. Aimable d'ailleurs, spirituel, poli et sachant fort bien vivre, le comte recevait souvent ; j'avais diné plusieurs fois chez lui en compagnie du consul et de Pittoni. Il avait à son service

une jeune paysanne de Carinthie que nous trouvions tous charmante, mais dont je me serais bien gardé d'approcher, sachant qu'il en était amoureux et fort jaloux. Malgré mes désirs d'en conter à la demoiselle, je m'étais plié à la circonstance; je l'admirais et la complimentais devant son maître, en le félicitant de posséder un tel trésor, mais je ne lui avais jamais rien dit en tête-à-tête. Stralsoldo fut mandé à Vienne par le comte d'Auersberg, son parent, qui l'aimait et qui le fit nommer capitaine de cercle, en Pologne; il avait fait vendre son mobilier en secret, et se trouvait à la veille de partir en brûlant la politesse à ses créanciers. Nous pensions tous qu'il emmènerait sa belle Carinthienne; mais quelle est ma surprise lorsque en rentrant le soir chez moi je la trouve dans ma chambre!

Dès qu'elle m'aperçoit, elle vient à ma rencontre et me dit naïvement: — C'est moi; je vous attendais.

— Et le comte?

— Eh bien, il partira sans moi; je ne veux pas le suivre dans le vilain pays où il va; j'aime mieux rester à Trieste, et chez un honnête seigneur. Je suis venue chez vous: j'espère que vous n'aurez pas la cruauté de me renvoyer.

— Dieu m'en garde! ma belle; tu es faite pour être bien reçue partout. Te voilà en sûreté ici, et je te jure que personne ne pénétrera dans cette chambre tout le temps qu'il te conviendra d'y rester. Je te sais gré de m'avoir choisi pour ton protecteur; mais, s'il est vrai, comme on le dit, que le comte soit amoureux de toi, il ne se résoudra jamais à partir seul. Il est probable du moins qu'il restera encore demain à Trieste et qu'il te cherchera partout. — Partout, excepté ici. Promettez-moi, monsieur, de ne pas me contraindre à quitter cet asile, quand bien même mon mauvais génie lui inspirerait la pensée de venir m'y chercher.

— Je t'en donne ma parole; mais, lui dis-je, je n'ai qu'un lit; comment nous arrangerons-nous? — Elle sourit et baissa les yeux. C'était encore une bonne fortune que je devais à ma bonne étoile et à l'occasion. Je passai une

nuit délicieuse, et cette belle personne me fit goûter des jouissances dont j'étais sevré depuis longtemps.

Ainsi que je l'avais prévu, Strasoldo était dans la maison à neuf heures du matin; Pittoni le suivait. Je sors à leur rencontre au moment où ils s'entretenaient avec mon hôte. L'hôte m'apprend par un signe qu'il a été discret; mais le jeune comte n'en poursuit pas moins ses investigations avec l'aide de Pittoni; ils entrent dans le casino, dans la salle commune; ils parcourent les cuisines, l'office et jusqu'aux greniers; enfin ils font prier les locataires de leur donner accès dans les chambres particulières. Je dis à ma Carinthienne, qui s'appelait Lenzica, qu'on ne manquerait pas de nous rendre visite.

— Je me suis placée sous votre protection.

— Je le sais, chère amie; aussi vous allez voir comment je recevrai votre persécuteur.

Un instant après, Strasoldo vient frapper à ma porte.

— Je n'ouvre pas.

— Pourquoi?

— Il y a ici de la contrebande.

— Est-ce ma Carinthienne?

— Précisément.

— La voilà trouvée.

— Pas encore.

— J'espère que vous ne la retiendrez pas malgré moi?

— Vous voulez que je vous la livre malgré elle, c'est impossible; je lui ai donné ma parole d'honneur que personne ne lui ferait violence chez moi, et je tiendrai mon serment.

— Eh! qui vous parle de lui faire violence? Ouvrez-moi, seulement, je lui parlerai, et aussitôt elle me suivra d'elle-même; vous allez voir.

Lenzica entendait tout; elle me dit: — Laissez-le entrer, je vais bien le recevoir.

Les voilà donc en présence: le comte furieux, mais dévorant sa colère; Pittoni souriant, moi impassible. Alors Lenzica demande à Strasoldo si elle l'a volé, si elle a contracté quelque engagement avec lui, enfin si elle a le

droit de le quitter. Le comte répond non aux deux premières questions, et oui à la dernière. — Eh bien, je vous quitte ! s'écrie la jeune fille.

— Monsieur le comte, lui dis-je d'un ton solennel, vous avez vous-même dicté votre arrêt.

— Mais la raison ? Qu'elle donne une raison !

— Ma volonté, répond Lenzica. Je ne veux pas aller à Vienne : voilà huit jours que je vous le dis. Si vous êtes un homme d'honneur, vous me rendrez ma malle ; quant à mes gages, vous n'avez rien aujourd'hui, vous me payerez plus tard.

A ces derniers mots, la colère du comte tomba tout à coup ; il prit un air repentant, qui ne m'inspira aucune pitié. Il descendit jusqu'aux supplications et même jusqu'aux larmes pour fléchir sa servante ; je ne pensais pas qu'un gentilhomme pût s'avilir à ce point. J'envoyai promener Pittoni, qui, avec sa légèreté accoutumée, prétendait que je devais chasser cette fille de ma chambre.

— Cette fille est dans son bon sens, et mieux que vous n'y êtes vous-même, car vous vous mêlez de m'apprendre ce que j'ai à faire.

— Ne vous fâchez point ; cela n'en vaut pas la peine. Je ne vous savais pas aussi éperdument amoureux d'elle ; il faut que vous ayez fait bien du chemin cette nuit.

Enfin Pittoni entraîna le comte, qui s'obstinait à obséder la Carinthienne. Dès qu'ils furent dehors, celle-ci se confondit en remerciements. Le secret de notre liaison étant connu, je fis servir à diner pour deux. Le plaisant, c'est que le pauvre comte ne s'éloigna pas de la maison ; il demeura jusqu'à six heures devant la porte, enfermé dans sa voiture et l'œil au guet. Je promis à ma belle de ne la point quitter avant son départ.

Le soir je reçus la visite de Marco Monti, à qui le comte s'était ouvert ; le bon consul venait s'offrir comme médiateur.

— Malgré vos talents diplomatiques, votre négociation échouera, lui dis-je ; et je lui contai toute l'aventure. Il me donna raison et traita Strasoldo de fou. Après tout, sa

folie était excusable, car Lenzica était vraiment charmante. Je me séparai d'elle avec peine; elle voulut retourner à Laybach auprès de sa tante, et je l'accompagnai jusqu'à deux lieues hors la ville, que Strasoldo avait déjà quittée.

Ce pauvre jeune homme eut une fin déplorable : convenablement placé à Vienne, il contracta de nouvelles dettes ; sa manie d'emprunt lui fit mettre la main sur les deniers publics. Ses protecteurs n'ayant pu parvenir à étouffer l'affaire, Strasoldo fut obligé de prendre la fuite jusqu'en Turquie ; il s'y coiffa du turban, visita le tombeau du prophète à La Mecque, tout comme un vrai croyant qu'il n'était pas ; il finit par devenir pacha à deux ou trois queues, et fut étranglé pour quelques méfaits que je n'ai jamais bien connus.

A la même époque, le général vénitien Palmanova, noble patricien de la famille des Rota, vint à Trieste faire une visite au gouverneur comte de Wagensberg. Le procureur Erizzo l'accompagnait. Je leur fus présenté par le gouverneur, et ils furent très-surpris de me rencontrer là.

Dans ce moment, le consul vint annoncer que la felouque était prête pour une promenade. Madame Lantieri m'invite, ainsi que son père, à être de la partie, et les trois nobles vénitiens, dont l'un m'était inconnu, se joignent à eux dans leurs supplications. Je ne répondis à la politesse que par un mouvement de tête qui n'était ni un *oui* ni un *non*, et je demandai au consul quelle était la partie dont on parlait.

— On se propose d'aller voir un vaisseau de guerre de la république mouillé à l'entrée du port.

— Et monsieur, ajoutai-je en désignant l'inconnu, en est probablement le capitaine ?

Alors, me tournant vers la comtesse : Madame, lui dis-je, une obligation impérieuse me prive de l'honneur de vous accompagner. Il m'est sévèrement interdit de mettre le pied sur le territoire vénitien.

Aussitôt, tout le monde de se récrier : Que pourriez-

de l'*Antre de Trophonius*, ouvrage dans lequel il déploya une érudition bizarre qui l'a couvert d'un ridicule ineffaçable. Voilà l'homme qu'on a donné pour successeur à Métastase, et qui même a osé supplanter le vieux et grand poète de son vivant. Quant à la vogue qui a couronné plusieurs des ouvrages de Casti, je ne la conteste pas. Des sots ont obtenu cette vogue, quand de grands écrivains restaient méconnus; mais tôt ou tard la voix des connaisseurs se fait entendre, et la postérité finit par décerner la gloire à ceux-là seuls qui l'ont méritée.

CHAPITRE XIX.

Le comte Torriano. — Mémoires à Spessa. — Comment je me sépare du comte. — Nouveau séjour à Trieste. — J'y retrouve Irène.

Au nombre des personnages de distinction qui venaient de Goertz à Trieste pour assister à notre spectacle, il y avait un certain comte Louis Torriano; c'était un jeune homme de trente ans, dont la figure exprimait l'orgueil, l'insociabilité, la dissimulation et la cruauté. L'occasion nous lia malgré moi; il m'invita à aller passer l'automne à sa maison de campagne, et j'eus la sottise d'accepter: je dis sottise, eu égard au dénouement, car alors, bien que la physionomie du comte m'inspirât quelque défiance de sa personne et de son caractère, les renseignements que l'on me donna étaient tous à son avantage. On le disait généreux et serviable, grand amateur du beau sexe, et chatouilleux sur le point d'honneur, qualités qui conviennent à un gentilhomme.

Lorsque nous nous séparâmes, il me dit qu'il m'attendait sans faute à Goertz le premier septembre. Nous devions nous rendre le lendemain à sa terre de Spessa. Je pris donc congé pour quelques mois de toutes mes connaissances, et particulièrement du comte de Wagensberg; il était tombé malade, et il mourut pendant mon absence.

Parti le lendemain pour Trieste, je dinai à Profezo, et j'arrivai d'assez bonne heure à Goertz, où je descendis dans la maison du comte Torriano. Il était absent, mais, dès qu'on sut qu'il m'avait invité à sa terre, on me débarrassa de mon petit bagage. J'allai passer la soirée chez Torrès, et je revins à la maison du comte. En arrivant, je ne suis pas peu surpris d'apprendre qu'il est à la campagne, qu'il ne sera de retour que le lendemain; enfin, qu'on a transporté mon bagage à l'hôtel de la Poste, et qu'on y a commandé un souper et un lit pour moi. Le procédé était un peu vif, mais qu'y faire? A la Poste, je fus mal traité et mal couché! Ainsi donc, un seigneur comme M. le comte de Torriano n'avait pas une chambre à donner à celui qu'il appelait son ami! Du moins aurait-il pu me prévenir; mais encore un coup, je devais passer sur ce désagrément, le prélude de bien d'autres.

Le comte revint le lendemain; il me remercia de mon exactitude, et se félicita du plaisir qu'il se promettait dans ma société à Spessa.

— J'espère, me dit-il, que vous me donnerez au moins six semaines; chasse, pêche, musique, nous aurons tous les plaisirs. Vous êtes un bon vivant, je le sais; vous aimez la bombance, soyez tranquille: j'ai un intendant un peu fripon, mais qui entend son métier. Quant au beau sexe, n'y songeons pas: toutes mes Spessiotes sont des laiderons.

— J'imiterai votre abstinence. D'ailleurs, j'ai toujours su me conformer à ma position. Mais quand partons-nous?

— Après-demain, seulement, car je suis forcé d'attendre le jugement d'un maudit procès que j'ai intenté à un coquin de fermier qui me doit, et ne veut pas me payer; et ces rustres de juges n'en finissent pas avec leur grimoire. Voilà six mois que nous allons d'un tribunal à l'autre. Enfin, l'affaire sera décidée demain en dernière instance.

— Avez-vous bon espoir?

— J'ai gagné, j'en suis convaincu: est-ce que je pourrais perdre contre un paysan?

— Je serai charmé d'assister à votre triomphe et d'entendre votre avocat.

La vérité est que ce retard me contrariait passablement; mais on dit ce qu'on peut, et non ce qu'on pense. Le comte me quitta brusquement, sans même s'informer où je dinerais ce jour-là, et sans s'excuser de n'avoir pu me recevoir chez lui. Je voulus me persuader que, dans son opinion, c'était moi qui avais des torts à ses yeux. En effet, il m'avait invité à sa maison de campagne, et non à sa maison de ville : je passai donc l'éponge sur le tout. Peut-être aussi était-ce par délicatesse qu'il ne m'en avait rien dit : car si j'avais tort, c'était à moi à lui faire des excuses. Je raisonnais en dupe, ainsi qu'on le verra bientôt.

Je dinai et soupai chez Torrès, et lui parlai du procès qui allait se juger le lendemain.

— J'irai, me dit-il, afin de voir la mine que fera Torriano.

— Mais il doit gagner.

— Il s'en flatte, mais moi, qui connais l'affaire, je vous dis qu'il perdra. Il a falsifié les livres de compte d'après lesquels le fermier serait son débiteur. Le malheureux, victime de cette fraude, a perdu en première instance; il en a appelé; il a même payé les frais, quoiqu'il soit pauvre. S'il perd demain, non-seulement il est ruiné, mais il sera condamné aux fers. Mais, je vous le répète, c'est impossible, et, bien que notre justice soit aussi boiteuse que partout ailleurs, elle ne fermera pas les yeux devant l'évidence. Dans ce cas, malheur à Torriano : il est déshonoré; et malheur à son avocat, qui ira aux galères et qui mérite bien d'y aller.

Sachant l'excellent Torrès très-mauvaise langue, je ne pris pas ses propos pour paroles d'Évangile. Quand je me rendis à la salle d'audience, juges et parties étaient réunis. L'avocat du paysan était un vieillard vénérable, celui du comte avait la mine d'un fripon. Torriano, assis à ses côtés, affectait le sourire dédaigneux de l'homme puissant et fort qui veut bien lutter une seconde fois contre l'im-

prudent qu'il a déjà terrassé. Toute la famille du malheureux fermier était là : femme, frères, sœurs, enfants. Ce pauvre diable avait deux filles qui me parurent faites pour gagner les plus mauvais procès du monde, et cependant leur père avait été condamné. C'était un spectacle attendrissant que celui de ces infortunés en haillons, les larmes aux yeux et la poitrine oppressée. Intérieurement je formais des vœux pour eux. On me dit que chacun des avocats avait le droit de parler pendant deux heures ; cependant l'appelant termina sa plaidoirie en vingt-cinq minutes ; il parla peu et bien. Il mit sous les yeux des juges les quittances signées par le comte jusqu'au moment où il avait congédié son client, parce que celui-ci, honnête père de famille, ne voulait pas que ses filles allassent au château de M. le comte. Ensuite, avec un sang-froid et une netteté admirables, il appela l'attention des juges sur les livres du comte, livres dont les experts jurés avaient prouvé la mauvaise tenue et l'inexactitude. Il leur fit toucher au doigt les doubles emplois et les transpositions frauduleuses ; il conclut en déclarant qu'au nom de son client il était prêt à traduire au criminel les deux individus qui s'étaient prêtés à cette fraude par l'ordre de Torriano. Bref, il finit par réclamer la décharge de tous les frais que sa partie avait dû payer, et des indemnités pour le temps perdu et le dommage fait à sa réputation.

La réplique de l'avocat de l'honnête comte aurait duré plus de deux heures si le tribunal ne l'eût interrompu en lui ordonnant de conclure. Son plaidoyer était un tissu d'injures et de diffamations ; ils'attaquait à tout le monde : au paysan d'abord et à son avocat, et aux juges eux-mêmes, qu'il osa menacer de je ne sais plus quelle peine s'ils étaient assez intègres pour condamner son noble client. Cet homme était ivre ou en démence, et je serais mort d'ennui pendant qu'il pérorait si j'eusse été aveugle ; mais la physionomie des auditeurs, des juges et des parties était curieuse à observer : cela me servit à tuer le temps.

Quand tout fut terminé, et, au moment où les juges se

retiraient dans la salle des délibérations, Torriano vint me demander mon sentiment sur son affaire.

— Peut-être avez-vous raison, lui dis-je ; mais vous perdrez, ne fût-ce qu'en expiation du plaidoyer de votre avocat.

Au bout d'une heure, le greffier du tribunal vint remettre un petit écrit aux avocats de l'une et l'autre partie. Torriano prit vivement le papier, le parcourut des yeux, et partit d'un éclat de rire. Je crus qu'il avait gagné ; au contraire, l'original avait perdu. Lui-même il donna lecture de sa sentence à l'auditoire : il était condamné à reconnaître le paysan pour son créancier, à lui rembourser les frais, et, enfin, à lui payer une année de ses gages à titre d'indemnité. En outre, la sentence réservait au gagnant de se pourvoir en réparation pour dommages faits à son honneur. Le comte avait beau rire, c'était un rire forcé ; la colère rugissait là-dessus. Quant à son avocat, il faisait la plus triste des mines, comme un homme qui a grand besoin de consolations ; le comte lui glissa dans la poche une dizaine de sequins. Je dis à Torriano :

— Il vous reste un refuge, vous pouvez en appeler à Vienne.

Il répondit en frémissant de rage :

— J'en appellerai d'une autre manière.

Le lendemain nous quittâmes Gœrtz. L'aubergiste m'apporta sa note, en me faisant observer que j'étais libre de payer, et que, dans le cas où je ne payerais pas, le comte alors, mais alors seulement, acquitterait mon mémoire. Trois épreuves de ce genre suffisaient pour me faire présumer que j'allais passer mes six semaines dans la compagnie d'un dangereux original.

Nous arrivâmes à Spessa en deux heures. Le château du comte, situé sur une montagne, était un vaste donjon dont l'architecture n'offrait rien de remarquable ; rien à dire non plus des appartements, meublés dans le goût gothique. Torriano me montra tout en détail ; il ne me fit pas même grâce de la cave et du grenier. L'inspection terminée, il me conduisit dans une petite pièce au rez-de-

chaussée, pièce qui s'ouvrait sur la cour par une lucarne, et, par conséquent, dépourvue d'air et de soleil; il y avait un lit dont l'intégrité me parut suspecte, un fauteuil à roulettes sans roulettes, des chaises boiteuses, et un secrétaire de rebut.

— Voilà votre chambre, me dit-il; comment la trouvez-vous? Passionné, comme vous, pour l'étude, mon père l'affectionnait.

— Votre père avait bon goût! dis-je en souriant du bout des lèvres.

— Ce logement présente deux grands avantages: on n'y voit personne, et personne ne vous y voit.

— Je le crois bien, c'est à peine si la lumière y pénètre.

— Aussi y jouirez-vous de la plus profonde tranquillité.

— Bien obligé!

Je le remerciais ironiquement, en étouffant de colère; mais l'*animal* ne comprenait pas.

On dina tard, et, par conséquent, on ne soupa pas. Les mets étaient passables, mais le vin ne valait rien. Torriano me l'ayant vanté, je lui en avais fait compliment sur parole. Je bus de l'eau; c'était une manière de retirer mon éloge.

— Vous buvez peu, me dit-il, mais vous mangez trop.

L'observation était choquante, toutefois je n'en témoignai rien. Un moment après, le comte se leva subitement, en disant qu'il avait suffisamment diné, mais que je pouvais demeurer à table, et que nous nous reverrions le lendemain. Ce nouveau procédé me coupa l'appétit, et je me retirai, furieux, dans ma chambre. Je passai cette après-dinée à mettre mes papiers en ordre. J'en étais à la seconde partie de mon *Histoire des troubles de Pologne*. A la brune, je sors pour demander de la lumière; j'appelle, je crie, personne ne répond. Me voilà rentré en maugréant dans mon taudis. Quelle soirée! Et le maudit Torriano appelait cela une réception! Enfin, au bout d'une demi-heure un valet de ferme m'apporte une chandelle puante. Ceci me parut une nouvelle inconvenance; ne pouvait-on me

donner de la bougie ou du moins une lampe ? Toutefois je ne dis mot, mon parti étant pris de ne point me plaindre ; seulement je demande à ce rustre si l'on avait chargé quelque domestique de mon service.

— Oh bien ! monsieur, oui.

— Est-ce toi qu'on a désigné pour cela ?

— Oh bien ! monsieur, non.

— Alors, envoie-moi celui de tes camarades que M. le comte m'a destiné.

— Cela va tout seul, monsieur, et nous serons tous prêts dès que Votre Seigneurie appellera.

— Mais Ma Seigneurie a appelé pendant un quart d'heure, et personne n'est venu.

— C'est que vous n'avez pas crié assez fort.

— Enfin, je veux savoir qui sera chargé de faire ma chambre demain matin.

— C'est la servante, parce que le matin nous sommes à la charrue.

— C'est donc la servante qui a ma clef.

— Monsieur a perdu sa clef ?

— Eh oui ! la clef de la chambre.

— Monsieur veut rire, il n'y a point de clef ici.

— Comment donc ferme-t-on les portes ?

— On les laisse ouvertes

— Ce n'est point ma manière.

— Alors monsieur n'a qu'à rouler son lit en travers, ou bien je lui achèterai un cadenas.

Je fus tenté de rire, car la proposition était plaisante. Décidément je tombais de mal en pis ; pourtant je me contraignis encore, et je dis au valet de charrue de se retirer. Je barricadai la porte et me mis à travailler. N'ayant point de mouchettes et voulant suppléer à l'instrument au moyen d'un canif, j'eus le malheur d'éteindre la chandelle. Me voilà donc obligé de gagner mon lit à tâtons ; l'obscurité était complète. Le lit me parut passable ; mais, ô douleur ! il n'y avait qu'un drap. Cependant la fatigue m'eut bientôt endormi. Éveillé à huit heures, je passe ma robe de chambre, et, le bonnet de nuit sur le chef, je vais sou-

haïter le bonjour à mon hôte : il se faisait coiffer ; un autre domestique le rasait. Je lui conte ma mésaventure de la nuit au sujet du seul drap ; il en rit, et les valets imitent leur maître ; et moi je fais comme eux par pique et faux point d'honneur. Certes, j'aurais dû envoyer le comte et ses gens à tous les diables, mais il était écrit que j'irais jusqu'au bout. Pourquoi ? Mon démon familier m'inspirait ainsi. Quand la toilette du comte fut terminée, je lui dis gaiement :

— Je viens déjeuner avec vous.

— Ah ! ah ! vous déjeunez ?

— Mais tous les jours, et ponctuellement.

— C'est que je ne déjeune jamais ; mes coquins de paysans ne m'en laissent pas le temps.

— Quant à moi, qui n'ai pas le bonheur d'avoir affaire à des coquins de paysans, vous trouverez bon que je fasse ce repas.

— Certainement, et, puisqu'il vous faut un déjeuner, je ferai dire qu'on vous prépare tous les matins une tasse de café au lait.

Je fis la grimace : une tasse de café, à la campagne, quand l'air est vif et qu'on se sent un appétit robuste ! c'était encore une inconvenance, et pis encore, c'était une espèce d'assassinat. Je rongei mon frein et repris :

— Aurez-vous la bonté de dire à votre domestique de venir me coiffer lorsque vous n'aurez plus besoin de lui ?

— Vous n'avez donc pas de domestique à vous ?

— J'en aurais amené un si j'avais pensé que le service que je réclame pût vous gêner.

— Cela ne me gêne point, mais je crains que vous ne soyez obligé d'attendre.

— J'ai de la patience. A propos, je vous prierai encore de me procurer une clef pour fermer la porte de ma chambre. J'ai chez moi des papiers importants qui ne m'appartiennent pas et dont je réponds.

— N'avez-vous pas une malle ?

— Il ne m'est pas possible d'ouvrir et de fermer ma malle à chaque instant.

— Mais, M. Casanova, tout est en sûreté chez moi.

— Je n'en doute pas. Cependant je n'oserais jamais vous rendre responsable d'une lettre qui peut s'égarer, et telle de ces pertes pourrait causer ma ruine.

Il sourit et parut réfléchir; enfin il ordonna à son coiffeur de dire à l'intendant qu'on mit un cadenas à ma porte, et qu'on m'en donnât la clef.

Pendant qu'il donnait cet ordre, j'aperçois sur la table de nuit une bougie et un livre.

Il brûle de la bougie, me dis-je, et il m'empoisonne avec sa chandelle.

Je feuilletai le livre machinalement; il renfermait des gravures qui n'étaient pas dénuées d'intérêt.

— Diable! dit-il, ne touchez pas à cela.

— Sans doute, répondis-je, cela est sacré, c'est votre livre de prières; mais je n'en dirai rien à personne.

Là-dessus je le quittai en lui insinuant de me faire envoyer du chocolat et un bouillon, si par hasard sa cuisinière n'avait pas de café prêt.

Rentré dans ma caverne, car c'en était une, je fis de tristes réflexions sur mon agréable séjour; je me sentais violemment tenté de partir, peu m'importait que ma bourse fût plate; mais je rejetai ce parti, qui, injurieux pour Torriano, aurait pu amener de fâcheuses conséquences. Mon principal grief contre lui, c'était son odieuse chandelle. Je me déterminai donc à demander au domestique si on ne lui avait pas ordonné de m'apporter de la bougie; cette précaution me parut indispensable, car tout dépendait peut-être de cet homme.

Une heure après je les vois arriver; il m'apportait la malheureuse tasse de café versée et sucrée à sa manière. J'éclatai de rire, car il n'y avait pas de milieu entre rire ou lui jeter la tasse au visage.

— Imbécile! lui dis-je, ce n'est pas ainsi qu'on sert le café.

— Pourtant la cuisinière le prend toujours ainsi.

— A la bonne heure; mais une autre fois j'entends que vous apportiez le café, la crème et le sucre dans des vases à part.

— C'est que la cuisinière le fait pour tout le monde dans la même casserole, et chacun y trempe son pot.

J'écumais de rage en l'entendant donner froidement tous ces détails. Je lui demandai avec impatience, pourquoi il m'avait apporté, la veille, une chandelle et non pas une bougie comme à son maître. Il répondit que l'intendant tenait les bougies sous clef, et qu'il n'en donnait jamais que pour l'usage du comte. C'était donc auprès de l'intendant que je devais prendre des informations à ce sujet. Au même instant, je vois venir l'intendant suivi d'un serrurier. Celui-ci n'ayant point de serrure prête, attache un cadenas à ma porte, et m'en remet la clef. Pendant ce temps, je demande à l'intendant pourquoi il m'a envoyé de la chandelle et non de la bougie.

— Parce que M. le comte ne m'en a pas donné l'ordre formel.

— Mais cela allait de soi-même.

— Rien ici ne va comme vous l'entendez. J'achète les bougies, mon maître me les paye pièce à pièce, comme elles sont portées sur son compte, et chaque fois qu'il en a besoin.

— Vous pourrez donc m'en céder une livre, si je vous la paye le prix coûtant?

— C'est le moins que je puisse faire pour Votre Seigneurie : mais d'abord je dois prendre les ordres de M. le comte, car vous sentez bien....

— Oui, je sens tout, mais peu m'importe!

Ainsi, je lui achetai une livre de bougies, et j'allai faire un tour de promenade jusqu'au moment du dîner, qui avait été fixé pour une heure; mais quelle fut ma surprise lorsque, rentrant à midi et demi, je trouve Torriano à table! Quelle pouvait être la raison de cet enchaînement d'inconvenances? Je n'y comprenais plus rien. Je me contraignis encore, et lui dis que son intendant m'avait assuré qu'on ne dînait jamais avant une heure de l'après-midi.

— C'est mon usage; mais je dois rendre aujourd'hui quelques visites dans les environs, et j'ai trouvé commode

de me mettre à table à midi. Allons, prenez place, vous pouvez réparer le temps perdu.

Et il ordonne qu'on replace sur la table les plats servis. Mourant de faim, je ne dis mot, et me mets à manger de bon appétit; seulement je renvoie la soupe et le bouilli.

— Vous vous gênez, me dit-il; mais j'attendrai.

— Du tout, monsieur le comte; je me prive d'un plat; c'est ma manière de me punir quand j'arrive trop tard pour dîner avec un seigneur tel que vous.

Après dîner, je l'accompagnai dans ses visites. Il me conduisit d'abord chez son plus proche voisin, à une lieue de Spessa, un certain baron de Mestre, qui passait l'année entière à la campagne, tenait bonne maison, et qui avait une nombreuse famille. Nous passâmes chez lui toute la journée, après quoi nous revînmes à Spessa. Le soir, l'intendant me restitua le prix des bougies. M. le comte, ajouta-t-il, avait oublié d'ordonner qu'on vous servit comme lui-même. Je pris cette défaite pour argent comptant; après tout, la faute se trouvait réparée tant bien que mal. On servit un assez bon souper, auquel je fis honneur en mangeant comme quatre; le comte me regardait faire et ne toucha à rien. Le laquais qui me suivit jusqu'à la porte de ma chambre me demanda poliment à quelle heure je déjeunerais. Le lendemain, on me servit le café dans une cafetière et le sucre dans un sucrier; un autre laquais me coiffa convenablement, et la servante fit ma chambre; en un mot, tout avait changé de face. Je me flattais d'avoir appris à vivre au cher comte et d'être au bout de mes désagrémens : erreur complète!

Un beau jour, au moment où je travaillais à ma longue *Histoire des troubles de la Pologne*, l'intendant vint me demander à quelle heure je compte dîner.

— Comme à l'ordinaire; mais c'est à M. le comte à vous donner des ordres.

— C'est que vous dinerez seul.

— Et pourquoi?

— Parce que M. le comte est parti pour Goertz, sans dire à quelle époque il reviendra.

Ceci est un peu fort, me dis-je. Que chacun soit libre, à la bonne heure ; mais la politesse la plus vulgaire exigeait qu'il m'informât de son voyage. Il fut huit jours absent. Il m'avait parlé de chasse, de musique, de pêche, de promenades ; le fait est qu'il n'y avait en ce maudit château ni fusils, ni chiens, ni chevaux, rien ; pas de société, nulle distraction. Je serais mort d'ennui si je n'avais eu la bonne idée d'aller tous les jours chez le baron de Mestre. L'intendant était un ignorant, les autres serviteurs grossiers et malappris ; pas une jolie paysanne. Il ne me parut pas possible de passer encore un mois dans cette caverne. Quand Torriano fut de retour, je lui dis sérieusement ma façon de penser ; je lui représentai que j'étais venu à Spessa pour lui tenir compagnie, mais que je le priais de me dégager et de permettre que je m'en retournasse à Goertz, puisque cette compagnie ne lui était plus nécessaire. J'ai eu tort de vous quitter, me dit-il, j'en conviens ; mais cela ne m'arrivera plus. Je suis amoureux d'une petite chanteuse de l'Opéra-Buffa de Trieste, venue tout exprès pour moi à Goertz. Je voulais rester deux jours seulement auprès d'elle, j'y suis resté huit jours malgré moi. Vous connaissez les femmes : elle l'exigeait ; mettez-vous à ma place.

Il m'apprit aussi qu'il avait eu différents arrangements à terminer avec un propriétaire du Frioul vénitien dont il devait épouser la fille au carnaval prochain. Bonnes ou mauvaises, ces raisons m'apaisèrent, et je me décidai à demeurer avec ce fou.

Des vignes de raisins blancs faisaient toute sa fortune. Le vin qu'il en tirait était passable, et lui rapportait annuellement 1,000 sequins ; mais comme mon Torriano en dépensait 2,000, il se ruinait. Convaincu que ses gens le volaient, on le rencontrait à chaque instant dans les chaumières, où il entraît, le bâton levé, distribuant des coups partout où il trouvait une grappe de raisin. Je fus témoin de plusieurs de ces scènes révoltantes. Ainsi, un jour je le

vis aux prises avec deux paysans robustes qui frappaient sur ses épaules à grands coups de manche à balai. Très-maltraité par eux, il se retira tranquillement, emportant ses coups; mais dès que nous fûmes dehors, il me reprocha avec colère ma neutralité pendant la bataille. Je lui prouvai que j'avais eu de bonnes raisons pour m'abstenir : premièrement, parce qu'il avait tort, et, en second lieu, parce que je ne savais pas manier un manche à balai, sorte d'arme dont les paysans se servent bien mieux que nous autres gentilshommes. Dans sa fureur, il osa me traiter de lâche; à l'entendre, nos relations m'obligeaient à le défendre en toute occasion jusqu'à la mort. Je ne répondis à sa sortie grossière que par un geste et un regard qu'il eût compris s'il avait eu du cœur.

Le bruit de cette aventure se répandit bientôt dans le village : les paysans qui l'avaient battu, craignant sa vengeance, quittèrent le pays. Dès qu'on apprit qu'il n'entretrait plus dans les chaumières qu'avec des pistolets chargés dans sa poche, la commune se rassembla, et lui députa deux émissaires chargés de lui déclarer que tous les paysans abandonneraient le village dès la semaine suivante, s'il ne prenait l'engagement de ne jamais entrer dans leurs chaumières, soit seul, soit en compagnie. Le discours de ces pauvres révoltés renfermait un principe philosophique dont la profondeur et la justesse me frappèrent, bien que le comte le trouvât impertinent et ridicule : ils soutenaient que le paysan a le droit de goûter au fruit d'une vigne, qui n'en rapporterait pas si lui, paysan, ne la cultivait de ses propres mains, de même qu'un cuisinier est autorisé à goûter le ragoût qu'il prépare pour son maître, même avant de le lui servir.

Menacé d'être abandonné avant la vendange, le comte rentra dans son bon sens. Les paysans triomphèrent de lui avoir fait entendre, une fois dans sa vie, de bonnes vérités.

Un dimanche, j'allai avec le comte à la chapelle pour assister à l'office divin. Le prêtre se trouvait déjà à l'autel et terminait le *Credo* : voilà Torriano furieux ; à la fin de

la messe, il suit l'ecclésiastique dans la sacristie et lui donne quelques coups de canne, sans égard pour son ministère et les habits sacerdotaux dont il est encore revêtu. Celui-ci, tout aussi peu patient, mais à meilleur droit, crache au visage du comte, et, par ses cris et ses menaces, attire tous les assistants autour de lui. Je vis le moment où nous allions être assommés, car on me comprenait dans la vengeance, moi neutre. Nous sortimes précipitamment de la chapelle, et je prédis à Torriano que l'ecclésiastique outragé se rendrait infailliblement à Modène, et que cette affaire aurait des suites fâcheuses. Cet avertissement lui fit comprendre de deux choses l'une : ou qu'il fallait réparer ses torts par de bons procédés, ou s'opposer par force à ce que le prêtre irrité sortit du village.

Aussitôt il fait venir ses gens, et leur ordonne de se saisir du prêtre et de le lui amener : on court, on le trouve, on l'entraîne. Le pauvre diable écumait de rage, et Dieu sait quels saints blasphèmes j'entendis ! Il traita le comte d'hérétique, et lui lança les foudres de l'excommunication, tout en l'accablant du torrent de ses injures : ni lui ni aucun autre ecclésiastique ne dirait plus jamais la messe dans la chapelle du château, et l'archevêque vengerait son affront. Le comte le laissa parler tant qu'il voulut, et se contenta de le retenir dans une salle. Il eut ensuite l'impudence de l'engager à dîner à sa table, comme si rien ne s'était passé ; et l'autre eut l'impudence et la glotonnerie d'accepter. Non-seulement l'ecclésiastique mangea comme quatre, mais il but comme huit, et, bref, s'enivra. Cette action crapuleuse ramena la paix ; le bon prêtre laissa tomber dans le vin la mémoire des injures qu'on lui avait faites, et y puisa le pardon du pécheur.

Quelques jours après, Torriano reçut, à l'heure de son dîner, la visite de deux capucins. Voyant qu'ils ne disaient mot et qu'ils ne répondaient rien aux signes qu'on leur faisait, il fit mettre deux couverts pour nous et leur tourna le dos. Ceci rendit la parole aux deux moines, et l'un fit observer qu'ils n'avaient pas encore diné. Aussitôt Torriano leur fit apporter une assiettée de riz ; les capucins lui

refusèrent, objectant que leur place était à sa table, puisqu'ils étaient admis aux banquets mêmes des têtes couronnées. Le comte, en train de rire, répliqua que leur vœu d'humilité leur défendait d'ambitionner un tel honneur. Alors les moines battirent en retraite. Torriano ayant cette fois raison contre son habitude, je pris hautement son parti, et je représentai à ces vaniteux mendiants qu'ils devaient rougir d'avoir violé leurs vœux par excès d'orgueil, et peut-être de gourmandise. L'un d'eux me répondit par des injures de mauvais lieu ; alors le comte se fit donner une paire de ciseaux, afin, dit-il, de couper la barbe à ces gueux. A cette annonce, il eût fallu les voir fuir comme si le diable eût été à leurs trousses. Nous en rimes toute la soirée.

J'aurais volontiers pardonné au comte ses folies si elles avaient été toutes du genre de celle-ci ; malheureusement pour ses entours, son humeur était insupportable ; sa bile, toujours échauffée, s'allumait, et le jetait dans des accès de fureur ; au moment de sa digestion, il devenait cruel et comme altéré de sang. Son appétit était parfois extraordinaire ; il mangeait vite et comme un désespéré ; je l'ai vu avaler une bécasse tout entière. Il digérait ensuite comme il pouvait. Il m'arrivait quelquefois de faire éloge de sa table, plutôt par complaisance que pour tout autre motif ; mais il se permit un jour de me dire sans façon et d'un ton presque sévère que mes compliments le contrariaient, et que je ferais bien de manger et de me taire. Je portai aussitôt la main sur une bouteille pour..., mais la raison me revint à propos, et je me versai à boire.

La petite Costa, cette chanteuse dont il était épris, me dit trois mois plus tard, à Trieste, qu'avant de connaître le comte elle n'aurait jamais pu croire qu'il y eût au monde un homme tel que lui, et qu'elle plaignait l'infortunée qui serait sa femme. L'aventure que je vais raconter m'obligea enfin à ne plus garder aucune mesure, et m'arracha pour toujours aux griffes de cette bête féroce.

Pendant l'ennui de mon séjour à Spessa, je m'étais lié secrètement avec une jeune paysanne, veuve et très-égril-

larde. Elle me donnait de l'amour, et je lui donnais de l'argent. Elle venait chez moi toutes les nuits à peu près : c'était mon unique passe-temps à Spessa. Quoique très-ardente dans l'occasion, elle était douce et soumise, ce qui n'est pas commun parmi les paysannes du Frioul. Nous étions d'autant plus charmés de notre union, qu'elle semblait être un mystère pour tout le monde, et que nous n'avions ni jaloux ni envieux à redouter ; erreur complète ! Sgualda (c'est son nom) me quittait ordinairement à la pointe du jour, et sortait par une petite porte qui donnait sur la route. Voilà qu'un beau matin, au moment où elle venait de partir, je l'entends pousser des cris ; j'ouvre précipitamment, et que vois-je ? le terrible Torriano la rouant de coups. Je m'élançai sur lui, et nous tombons ensemble, lui dessous, moi dessus. Ma veuve s'esquive pendant la lutte. J'étais en chemise, ce qui rendait le combat inégal ; en outre il était armé d'un bâton, et je n'avais que mes poings, encore l'un était-il malade. D'une main je contiens mon homme, et de l'autre je lui presse le cou jusqu'à l'étrangler à moitié. Il m'avait pris aux cheveux de sa main gauche, mais il lâcha prise bien vite en perdant la respiration. Furieux et ne me connaissant plus, je lui arrache la canne des mains, et lui rends avec abondance ce qu'il avait donné à la pauvre Sgualda. Mes coups lui rendent ses sens ; il se lève, prend la fuite à toutes jambes, et, s'arrêtant à certaine distance, il m'envoie une nuée de pierres. Que faire ? Le poursuivre eût été ridicule : donc je bats tranquillement en retraite, et rentre dans ma chambre sans savoir si cette belle équipée avait eu des témoins. Après m'être reposé, je charge mes pistolets, puis je m'habille, dispose mes hardes dans ma malle, et je sors avec l'intention de chercher une voiture et un paysan pour gagner Goertz. Précisément, sans le savoir, je prends un sentier qui me conduit à la maison de Sgualda. La pauvre femme était triste, et, comme je paraissais inquiet, elle me rassure en disant que les coups sont tombés sur ses épaules, et non sur sa tête ; mais elle ajoute que l'affaire fera du bruit, parce que deux paysans nous ont vus aux prises.

Je lui donne deux sequins, et l'invite à venir me voir à Goertz, où je compte passer trois semaines : Je partirai, lui dis-je, dès que j'aurai une voiture. Sa sœur me propose de me conduire à une ferme où je trouverai tout ce qu'il me faut. Cette fille me dit en chemin que Torriano persécutait Sgualda, qui avait repoussé ses propositions.

Marché conclu avec le maître de la ferme, à qui je remis un demi-écu d'arrhes, je reprends le chemin du château, où la voiture devait venir me chercher à midi. Au même instant, un domestique m'invite, de la part du comte, à me rendre auprès de lui. Je réponds par écrit à Torriano, et en bon et intelligible français, qu'après ce qui s'est passé entre nous je ne puis plus le rencontrer que hors de ses domaines. Deux minutes après le départ du domestique, arrive Torriano en personne.

— Puisque vous ne voulez pas me parler chez moi, je viens vous parler chez vous, monsieur.

Et il ferme la porte. Je me mets sur la défensive.

— Point d'éclat, me dit-il ; votre départ précipité m'offenserait, et vous ne partirez pas.

— Je serais curieux de voir comment vous m'en empêcherez. Vous ne voulez pas sans doute me retenir ici malgré moi ?

— Je veux et je dois m'opposer à ce que vous partiez seul ; mon honneur exige que nous sortions ensemble du château.

— Fort bien Je vous comprends : alors prenez votre épée ou vos pistolets, comme vous voudrez, me voilà à votre disposition. Il y aura assez de place pour nous deux dans la voiture que j'attends.

— Du tout, c'est dans la mienne que vous partirez, quand nous aurons diné ensemble.

— N'y comptez pas. Je m'estimerais fou si, après un événement qui est déjà la table du village et qui sera bientôt connu à Goertz, je mangeais une bouchée de votre pain.

— Eh bien, nous dînerons ensemble et tête à tête. Tout le monde, jusqu'à mes domestiques, l'ignorera. Vous

voulez, n'est-ce pas, prévenir tout nouveau scandale? L'unique moyen, c'est de renvoyer votre voiture.

Après mille raisonnements, il fallut céder. Je congédiai le voiturier, et ce brigand de Torriano resta jusqu'à une heure à m'accabler de ses excuses; il voulut me persuader que je n'avais aucun droit de l'empêcher de bâtonner une coquine de paysanne qui ne m'intéressait pas.

L'étrangeté de ce raisonnement m'arracha un grand éclat de rire; mais, reprenant mon sang-froid, je lui répondis :

— De quel droit, monsieur, vous permettez-vous de frapper une personne libre? Je serais un monstre comme vous si j'étais assez lâche pour vous laisser assommer une malheureuse femme, et une femme qui sortait de mon lit; car vous ne l'ignorez pas.

Il joua la surprise; et, comme s'il voulait en finir, il s'écria que cette aventure ne ferait honneur à aucun de nous deux, quand bien même l'un ou l'autre resterait sur le terrain.

— Et vous savez, monsieur Casanova, que je ne me bats jamais qu'à mort.

— Nous verrons bien. Au surplus, vous vous battrez si vous voulez et comme vous voudrez; quant à moi, je me déclare satisfait. Vous voyez donc bien que vous allez rester au nombre des vivants.

— Je l'espère; néanmoins nous nous battons.

— Soit. Allons, choisissez de l'épée ou du pistolet.

— L'épée.

Je tombai de mon haut en voyant tout à coup cet homme fougueux devenir prévenant et poli devant l'imminente chance d'un duel à mort fait pour porter le trouble dans ses idées, car il me semblait impossible qu'un original de cette espèce pût être brave. Quant à moi, je gardai mon sang-froid et ma liberté, certain d'avance que je le terrasserais au moyen de ma botte secrète; je me promis de le blesser seulement au genou.

Nous partîmes après avoir bien diné, lui sans bagage et ma malle derrière la voiture. Il avait dit au cocher de

prendre la route de Gœrtz, et à chaque instant j'attendais qu'il lui donnât l'ordre de tourner à droite ou à gauche afin de chercher un champ de bataille dans l'épaisseur du bois; mais Torriano gardait le plus grand silence. Quand nous fûmes en vue de Gœrtz, il me dit :

— Tenez, il vaut mieux rester bons amis; promettons-nous réciproquement le secret sur cette vilaine affaire.

— Soit, lui dis-je, mais n'y revenez plus.

Il poussa la lâcheté jusqu'à vouloir que nous nous embrassassions au moment de notre séparation.

Je pris un petit logement dans la rue la plus tranquille de Gœrtz; mon intention était d'y terminer la seconde partie de mon *Histoire des troubles de Pologne*. Toutefois le temps que j'y consacrais ne m'empêcha pas de paraître dans les cercles jusqu'au moment que j'avais fixé pour mon retour à Trieste, où je devais attendre la grâce que M. Zaguri m'avait promise. L'aventure de Spessa était dans toutes les bouches; on en parlait sans cesse devant moi pendant les premiers jours de mon arrivée. Je traitais ces bruits de *cancans* et l'affaire de *bagatelle*; bref on finit par n'en plus rien dire, quand on vit surtout Torriano me donner les mêmes marques d'affection. Il chercha à m'attirer encore chez lui, mais je m'excusai toujours : c'était un de ces êtres déraisonnables qu'il faut fuir du plus loin qu'on les voit venir. Il épousa la jeune dame dont j'ai parlé et la rendit fort malheureuse. J'ai appris que Torriano était mort dans la misère et *fou à lier*, après quinze ans de mariage.

A mon arrivée à Gœrtz, j'appris que le nouveau conseil des Dix était entré en fonctions au commencement d'octobre; les neuf inquisiteurs d'État avaient également remplacé leurs prédécesseurs dans le gouvernement de la république. M. de Morosini, le sénateur Zaguri et mon fidèle et sincère ami Dandolo, mes protecteurs zélés, me mandèrent qu'ils espéraient toujours obtenir ma grâce, mais que, s'ils ne réussissaient pas à me faire rappeler à Venise dans le courant de l'année, il faudrait y renoncer pour toujours. Indépendamment de ces nouveaux magis-

trats, le tribunal se trouvait composé, par un heureux hasard, des personnes qui les honoraient le plus de leur confiance et de leur amitié. Sagredo, l'un des inquisiteurs, était l'intime ami du procureur Morosini; enfin M. Zaguri répondait d'un troisième que la loi rangeait au nombre des six conseillers appartenant au conseil des Dix, dont ils formaient une partie intégrante. En effet, ce conseil des Dix se composait constitutionnellement de dix-sept personnes, outre les six conseillers; le doge avait le droit d'y siéger. On voit que je devais être impatient de retourner à Trieste : là seulement j'étais en mesure de rendre quelques services à la république; je pouvais stimuler le zèle de ceux qui s'intéressaient à moi, et arracher enfin ce rappel tant désiré que j'avais si bien mérité par un pèlerinage de vingt années dans toutes les contrées de l'Europe. A l'âge de quarante-neuf ans, que j'atteignais, hélas! je comprenais parfaitement qu'il n'y avait plus rien à demander à la fortune, déesse impitoyable pour l'âge mûr. Vivant à Venise, je pensais pouvoir désormais braver ses rigueurs, et, grâce à mes talents, me suffire à moi-même. Ma longue expérience me mettait désormais à l'abri des prestiges de la vanité : je n'ambitionnais plus ni titres, ni honneurs, ni la splendeur d'une grande existence; tout ce qu'il me fallait, c'était un emploi obscur dont les revenus m'eussent procuré le strict nécessaire, car désormais j'étais résolu à m'en contenter.

Je travaillais alors, et toujours sans relâche, à mon *Histoire des troubles de Pologne*; la première partie était déjà imprimée, la seconde à peu près terminée, et il me restait suffisamment de matière pour compléter une édition en sept volumes. Cet ouvrage terminé, je me proposais de mettre la dernière main à ma traduction de l'*Iliade* en stances italiennes, prélude d'une suite d'autres travaux analogues; au pis-aller, je n'avais pas à redouter l'indigence dans une ville qui présente mille ressources à bien des gens qui seraient réduits à mendier dans toute autre.

C'est à Gærtz que je vis mourir le comte Charles Corolini de son abcès à la tête. Il avait fait son testament en

vers italiens de huit syllabes; il me le légua; legs pour legs, j'aurais autant aimé sa fortune. J'ai conservé religieusement ce legs du comte comme un monument de saine philosophie et de bonne humeur : rien de plus original que cette pièce, pleine de verve, de finesse et d'ironie; on n'a jamais parlé de sa propre mort avec une plus grande liberté d'esprit. Il est vrai que le comte Charles ne se doutait guère, quand il écrivit, qu'il mourrait avant la fin du mois; il avait plus d'un grain de folie dans la tête, car quel autre qu'un fou décidé pourrait rire en songeant à la mort!

Je partis de Gœrtz pour Trieste le dernier jour de décembre 1773, et le 1^{er} janvier 1774 je me logeai à la grande auberge située sur la plus belle place de la ville.

Je fus encore mieux reçu que je ne m'y attendais. Le baron Pittoni, le consul de Venise, tous les membres de la chambre de commerce, tous les habitués du Casino, et jeunes gens, dames, demoiselles parurent tous enchantés de me revoir. Je passai fort agréablement le carnaval, bien que travaillant sans relâche à mon histoire, dont la seconde partie fut imprimée avant le carême.

Il y avait alors à Trieste une troupe de comédiens, au nombre desquels je retrouvai Irène, cette Irène que j'avais aimée, la fille du prétendu comte Rinaldi. Je l'avais précédemment connue à Milan et à Gênes, puis je l'avais négligée, et bref abandonnée par considération pour M. son père; depuis cette époque, je lui avais été très-utile à Avignon, où j'avais contribué à la tirer d'un fort mauvais pas. Séparé d'elle depuis douze ans, je reconnus cependant au premier coup d'œil qu'elle pouvait encore me plaire; mais je sentis en même temps qu'il fallait me tenir sur mes gardes, n'étant plus en position de faire des folies. O mes beaux jours, qu'êtes-vous devenus!

La bonne Irène m'accueillit avec des cris de joie; elle comptait sur ma visite, car, me dit-elle, je t'avais reconnu au parterre. Je n'étais donc pas tout à fait défiguré. Elle me présenta son mari, qui jouait les rôles de Scapin, et sa fille, qui, à peine âgée de huit ou dix ans, était déjà

citée comme danseuse. En deux mots, voici l'histoire d'Irène. Dans le courant de l'année qu'elle avait passée à Avignon, elle était allée à Turin avec son père. Là, elle s'amouracha de Scapin, abandonnant sa famille pour le suivre, et prenant, comme lui, la carrière du théâtre. Elle savait que son père était mort d'indigestion et sa mère de chagrin, vu la profonde misère où la pauvre femme était tombée. Irène m'affirma qu'elle avait toujours respecté la foi conjugale, malgré les écueils de sa profession, sans toutefois désespérer pour jamais par une rigueur injuste les quelques amants qui valent la peine d'être écoutés. Cette espèce, si rare en tous pays, l'était encore plus à Trieste, malheureusement pour elle. Aussi tout son plaisir dans cette ville consistait-il à recevoir à souper quatre ou cinq amis intimes; le souper était un repas pour rire et servait de prétexte au jeu. Irène tenait la banque et s'en acquittait fort bien. Elle me mit au nombre de ses invités; je lui promis de venir le soir même après le spectacle, me proposant de jouer petit jeu, car c'était un divertissement sévèrement proscrit par la police de Trieste.

Tous les convives, sept ou huit jeunes gens, je crois, étaient amoureux d'elle, ce qui les empêchait de voir avec quel heureux à-propos pour elle la princesse faisait sauter la banque. Je fus tenté de rire en m'apercevant qu'elle exerçait aussi son talent sur moi; néanmoins je ne soufflai pas le mot, et me retirai tranquillement comme les autres, avec une perte de quelques florins. C'était une bagatelle, mais Irène m'avait traité en novice, et cela me déplaisait. Le lendemain j'allai la trouver à la répétition, et lui fis compliment sur son adresse. Elle feignit d'abord de ne pas comprendre; puis, comme j'insistais, elle affirma que j'étais dans l'erreur.

— S'il en est ainsi, ma belle, vous vous repentirez de m'avoir fait ce mensonge.

Là-dessus elle changea de ton et voulut me rendre l'argent que j'avais perdu, en m'offrant de me mettre de moitié dans sa banque. Je repoussai ces deux propositions,

et lui signifiai que je ne paraîtrais plus à son cercle.

— Prenez garde de saigner trop abondamment vos amis, lui dis-je, car un scandale aurait pour vous de fâcheuses conséquences; le métier que vous faites porte malheur.

A quelques jours de là Irène vint me voir; elle était accompagnée de Pittoni, qui s'en était épris. Ce fut un bonheur pour elle, car peu de temps après un de ses amis intimes l'accusa d'escroquerie, et Irène eût été jetée en prison sans l'intervention toute-puissante de Pittoni, qui était toujours directeur de la police.

Elle quitta Trieste avec toute la troupe vers le milieu du carême. Le lecteur la retrouvera cinq ans plus tard à Padoue, lors de mes relations intimes avec sa fille...
matre pulchrâ filia pulchrior.

Les *Mémoires de Casanova* écrits par lui-même, finissent ici. Soit qu'il n'ait pas continué son récit, soit qu'il ait jugé à propos d'en retrancher la dernière partie, voilà tout ce qu'il a laissé. Des recherches actives nous ont procuré quelques renseignements qui se rapportent aux derniers événements de sa vie. Ces renseignements devaient trouver leur place dans une édition complète, et nous les donnons au lecteur

LETTRES
A M. FAULKINHER,

A OBERLENTERSDORF,

ÉCRITES PAR SON meilleur AMI,

JACQUES CASANOVA DE SEINGALT (1).

(Janvier 1792.)

*Est hoc pro certo, quoties cum stercore certo,
Vincō seu vincor, semper ego maculor.*

Si je me débats contre la fange, il est certain que,
vainqueur ou vaincu, j'en sortirai souillé.

PREMIÈRE LETTRE.

D'après le cours ordinaire des choses, vous sentez, mon cher monsieur Faulkinher, que jamais il n'aurait dû exister de relations entre nous pendant notre commun séjour au château du comte de Waldstein, où je suis employé en qualité de bibliothécaire, vous comme intendant des marmittes; mais les choses les plus extraordinaires étant devenues les plus ordinaires de nos jours, il faut bien s'y habituer

(1) Les lettres qu'on va lire ont été trouvées dans les papiers de Casanova. Celui à qui elles ont été adressées était l'intendant du comte de Waldstein, et l'ennemi du célèbre aventurier. Nous avons cru devoir transcrire ces lettres pour deux raisons: d'abord elles ont fait plus de bruit qu'elles n'en méritaient; peut-être ensuite ne lira-t-on pas sans quelque intérêt le seul écrit de Casanova qui jette quelque jour sur les derniers moments de sa vie.

(Note de l'éditeur.)

Vous avez porté trois graves atteintes à mon honneur, et, en attendant que je demande aux tribunaux la juste réparation qui m'est due, vous me permettrez de mettre nos différends sous les yeux du public. C'est un juge impartial et sévère que vous tenteriez vainement de corrompre; d'ailleurs, la cave entière de M. le comte ne contient pas assez de vin pour vous en donner les moyens. Ainsi, c'est donc le public qui va décider si vous êtes ou non un vaurien, si vous êtes un lâche ou un homme d'honneur. Allons! mon cher monsieur Faulkinher, un peu de courage! Mettez-vous à la besogne, s'il est possible, et répondez à mes lettres. Seulement soyez assez aimable pour me faire parvenir vos réponses en français, en italien, en espagnol ou en latin, car les miennes seront écrites dans votre langue maternelle, que vous baragouinez Dieu sait comme! Je ferai les frais d'un traducteur, vous pouvez bien en payer un de votre côté; croyez-moi: n'ayons pas honte d'avouer notre ignorance, moi dans la langue allemande, vous dans toutes les langues du monde. Ceci n'est qu'une peccadille en comparaison de vos autres méfaits. Vous vous êtes permis de me tourner en ridicule; c'est bien le moins que j'use de représailles. Je pourrais certainement m'en dispenser, car il est des gens dont le ridicule n'a pas besoin d'être démontré; mais j'aime la vengeance, et votre punition sera terrible, je vous en avertis. En attendant, je suis, selon la formule banale qu'on met au bas des lettres et qui ne signifie rien, votre bien dévoué, etc.

DEUXIÈME LETTRE.

Je suis, mon cher monsieur Faulkinber, fort embarrassé pour commencer, car, à vrai dire, nous n'avons jamais pu nous entendre ensemble, en aucun sens ni dans aucune langue. Vous savez mieux que moi que l'allemand que vous parlez est un allemand incompréhensible, et que vous êtes d'une ignorance crasse dans tout autre langage humain. C'était là cependant un motif pour que nous véussions en paix; mais en fait de tenue, de sentiment, d'honnêteté,

vous en êtes aussi à l'*abc* ; vous êtes un véritable pourceau, et le malheur pour vous, c'est que vous ne pouvez être que cela. Il y a des raisons qui pourraient vous justifier, car enfin on ne vous a jamais rien appris, et vous n'avez jamais pu savoir ce qui s'apprend de soi-même. A l'âge où j'étudiais encore, on fit de vous un petit soldat, et ce n'est pas au corps de garde que vous pouviez acquérir de bonnes manières et quelque teinture honnête. Où diable auriez-vous pris le temps de vous occuper de l'alphabet et de la grammaire, quand il vous fallait jouer du tambour ou servir à boire aux soldats ? Je vous en plains plus encore que je vous en blâme, et je remercie la fortune, qui m'a donné les avantages qui vous manquent absolument. Mais enfin cela n'aurait pas dû vous empêcher de parvenir, et je vous citerai des généraux qui, sur l'orthographe, n'étaient pas plus forts que vous. Cependant comptons un peu : au bout de cinquante années de service, vous voilà passé d'emblée sous-lieutenant. Satisfait de ce haut grade, vous avez pris le parti d'en rester là : vous vous êtes dit : Il est temps que jeme repose sur mes lauriers. Vous avez donc demandé votre retraite, et l'on s'est empressé de vous l'accorder. Les mauvaises langues prétendent que vous étiez aussi mauvais soldat que méchant baragouineur, et qu'une terrible maladie vulgairement nommée *paresse* vous procurait toujours quelque moyen d'échapper aux obligations de votre service. Si le conseil de guerre n'avait pas été indulgent, je ne sais ce que serait devenue la pension de 200 florins que vous touchez ; vous ne pourriez pas faire parade de votre uniforme de sous-lieutenant qui, par parenthèse, sied si bien à l'intendant de la cuisine d'un particulier. Je sais bien que vous payez ce privilège au prix de quelques petites complaisances ; ainsi, messieurs les officiers de la garnison dégustent tous les jours le vin de M. le comte, et vous leur en faites bon marché ; ces messieurs n'ignorent pas que vous faites là un métier de voleur, et n'attendent qu'une occasion pour vous le dire au nez. Prenez garde de leur déplaire, et surtout faites en sorte que le scandale de vos prodigalités ne parvienne

pas aux creilles du Jupiter et de son Olympe, car alors il faudrait déposer l'épaulette et prendre une veste de marmiton.

TROISIÈME LETTRE.

Si j'ai bonne mémoire, mon cher monsieur Faulkinher, voilà cinq grandes années que vous arrivâtes à Dux. Aussitôt vous vous ingérâtes de fourrer votre nez partout; intendant de la cuisine, vous vous figurâtes que la bibliothèque était de votre compétence, et, apprenant que j'avais 1,000 florins de traitement, vous voilà en campagne pour me faire congédier. Ignorant ce que c'est qu'une bibliothèque, il n'est pas surprenant qu'un bibliothécaire fût pour vous un être imaginaire, qu'il était fort inutile de loger, de nourrir et de payer. Vous exposâtes donc vos idées à M. le comte qui vous renvoya à votre cuisine. Alors, changement de batteries: tous vos marmitons furent lâchés à mes trouses, et vous me fîtes une véritable guerre de casseroles; c'est tout ce que vous pouviez faire. Pendant deux années, vos mauvais procédés me trouvèrent impassible. Le comte était absent, je mangeais à mes frais; mais depuis mon désastre de Leipzig, quand le libraire H... m'eut enlevé 4,000 florins, obligé de renoncer à la moitié de mon traitement, je dus partager la table des officiers du comte. C'est là que vous m'attendiez, et je dus en avaler de terribles. Malgré votre sottise, vous avez l'art de colorer la pilule, et vous savez vous revêtir à propos de la peau de brebis, et vous donner pour un tout autre animal que vous n'êtes: mais votre grognement vous trahit et votre queue est visible. Sachez donc que jamais je ne fus votre dupe, et qu'au contraire vous avez été la mienne. Vous avez toujours cru que je vous estimais, et pour votre courage! bref, que j'avais peur de vous. Mais, *bone Deus!* pouvez-vous ignorer que, si je ne vous ai pas demandé satisfaction l'épée ou le pistolet au poing, c'est que, sans parler du dégoût que j'éprouverais à me battre avec un personnage tel que vous, votre poltron-

nerie notoire m'en ôtaït la faculté. Cela, d'ailleurs, pouvait vous donner l'idée de vous débarrasser de moi, et votre cher ami Viderol n'eût probablement pas reculé devant pareille commission, Toutes les méchancetés dont vous vous êtes rendu coupable depuis le mois de septembre 1790 m'autorisent à le penser. A propos de ce Viderol, voulez-vous savoir ce que tout le monde en pense, et de quel œil on voit les relations intimes qui vous unissent ? On sait que cet individu, à la mine patibulaire et niaise, fut garçon d'écurie jusqu'à vingt ans, et qu'il reçut en cette qualité plus d'un coup de fouet qui n'était pas destiné aux chevaux. A son retour d'Angleterre, M. le comte en fit son courrier et l'autorisa à manger avec ses officiers. Ce fripon, généralement méprisé, comme bien vous savez, s'avisa de séduire ma cuisinière, fort peu séduisante d'ailleurs, et lui donna la v...e, que cette vilaine femme communiqua ensuite à notre respectable inspecteur des forêts, qui en mourut. Ce n'est pas tout : on sait encore qu'il a en sa possession un passe-partout au moyen duquel il pénétra maintes fois dans les appartements du château, et notamment dans ma bibliothèque, d'où il a emporté tous les livres qui y manquent. Voilà ce qui se dit, et si le monde se trompe, si Viderol est innocent, vous, vous ne sauriez l'être. La figure du drôle dit assez qu'il est l'exécutant et vous le *conseiller*. Cachez donc mieux votre jeu.

QUATRIÈME LETTRE.

Quand donc cesserez-vous de me persécuter, monsieur le sous-lieutenant ? — Il y a dans le château de Dux certaine chapelle où le comte et ses amis seuls ont le droit d'entendre la messe ; en cette qualité, j'ai ma place marquée auprès de lui. Le comte ayant permis aux officiers d'avoir des sièges dans l'église, il a consenti aussi à ce que vous eussiez le vôtre ; mais il a défendu à Viderol de s'y montrer. Malgré cette défense, l'effronté y est venu avec sa Caroline, qui se croit luthérienne. A l'aspect de ce couple, je sortis aussitôt de l'église, et j'appris que Viderol avait

tenu bon jusqu'à la fin, ayant l'air de suivre l'office dans un livre de messe, quand l'imbécile ne connaît seulement pas ses lettres. A table, Viderol s'est avisé de rire au sujet de ma fuite précipitée. Cette incartade, vous la lui avez soufflée; vous auriez bien voulu que je lui jetasse mon assiette au visage afin qu'il me répondit avec la sienne. Furieux de ma modération, à la vérité exemplaire, vous voilà maintenant complotant quelque nouvelle turpitude; je suis prévenu.

CINQUIÈME LETTRE.

Vous, intendant du comte Waldstein, vous vous êtes permis un nouvel outrage, que vous n'auriez pas osé faire à une recrue quand vous étiez caporal au régiment de Waldeck. Vous saviez que ce scélérat de Viderol, parmi les livres volés à la bibliothèque, avait dérobé un volume de mes œuvres. Il arracha mon portrait qui en décorait le frontispice, ajouta une épithète grossière à mon nom qui se trouve gravé au bas, couvrit l'effigie d'ordures et l'afficha sur le mur de la principale rue de Dux, à un endroit visible pour tout le monde; l'outrage était cette fois bien public, et chacun se disait que le châtement ne manquerait pas d'être proportionné au crime. C'était à vous, intendant du château, à l'infliger. Je vais donc vous trouver dans la chambre de Caroline, dont vous ne sortez guère: je vous apportais les preuves du crime, mon portrait souillé! Mais vous eûtes l'insolence de me l'arracher des mains en riant, et de dire que je ne devais pas faire attention à d'innocentes plaisanteries, ou me résoudre à attendre le retour du comte pour porter plainte. Je vous fis observer qu'il n'y avait rien là de plaisant, que le crime était patent; mais, dans votre sottise et votre ignorance vous me répondîtes que tout cela ne valait pas la peine qu'on s'en occupât, et que Viderol n'était qu'un étourdi. Comme vous n'en démordiez pas, je vous priai de m'envoyer mon diner chez moi, et de ne pas m'obliger à m'asseoir à la même table que l'infâme; vous vous y êtes

refusé obstinément, et par là vous vous êtes déclaré le complice de Viderol et le fauteur de sa coupable action. Dorénavant, je dois redouter tout de votre part; je dis tout, car, après pareille conduite, qui pourrait répondre que vous n'iriez pas jusqu'à m'assassiner? Je vous sais trop ami de votre personne pour vous exposer jamais au danger de recevoir de mon épée une punition si bien méritée.

SIXIÈME LETTRE.

Vous vous souvenez peut-être qu'il y a trois ans le *bourggraf* de Prague m'accorda une belle satisfaction contre ces brigands de douaniers, qui m'avaient traité cavalièrement; mais sur l'exposé de mes plaintes, vous déclarâtes avec votre effronterie accoutumée que tout cela était de ma part pure fiction. Que pouvais-je faire, sinon que de vous prier d'aller à Prague vérifier la vérité du fait! A votre retour, vous convintes du fait, tout en blâmant l'arrêt de l'honnête *bourggraf*. Assurément, si pareille affaire vous était arrivée, à vous, ce haut fonctionnaire l'eût autrement prise, il aurait renvoyé les douaniers de la plainte; cela va sans dire, car le moyen d'ajouter foi à ce que vous dites! D'ailleurs, vous ne payez pas de mine, et vous avez bien l'air de ce que vous êtes: un vrai rustre.

Si vous pouviez savoir combien vous êtes ridicule toutes les fois que vous vous donnez les airs d'entendre quelque chose aux sciences! Quelle pitié vous m'inspiriez dernièrement à table, lorsque, d'un ton capable, vous vous avisâtes de dire que quelque beau jour, sans doute, je parviendrais à démontrer *mathématiquement* la multiplication du cube, mais que, *géométriquement*, je n'en viendrais jamais à bout. Ignorant perroquet que vous êtes, vous ne faisiez que répéter ce qu'avait dit devant vous, mais en meilleurs termes, quelque géomètre incrédule. Lorsque plus tard, à Carlsbad, vous sûtes que mon invention avait obtenu le suffrage de plusieurs académies et que le prince électeur de Saxe m'avait fait cadeau d'un bijou de prix, alors vous demeurâtes bouche béante. Signe d'imbécillité!

SEPTIÈME LETTRE.

Mon cher monsieur le sous-lieutenant, si vous aviez la moindre connaissance du cœur humain, si surtout vous pouviez vous figurer ce que c'est qu'un sentiment d'honneur, jamais vous n'auriez élevé le plus léger doute au sujet des dix florins que je vous soutiens encore avoir déposés sur la table de M. le comte. Ce gueux de Viderol le coiffait précisément dans cet instant, et quand le comte mit la main sur l'argent, au lieu de dix florins, il ne s'en trouvait plus que neuf. Quel autre que votre cher ami aurait pu commettre ce vol? Quelque autre que lui serait-il assez bête pour s'imaginer que pareil larcin puisse demeurer caché? Il ignore absolument que les hommes d'honneur ne sont pas taillés sur le même patron que les garçons d'écurie. Un respectable vieillard tel que moi, qui préfère toujours l'honneur à la vie, ne se trompe pas en pareille occurrence; il a pris toutes ses précautions et il a dû s'assurer de ce qu'il dit: j'irai plus loin, et je prétends que quand il a parlé on doit l'en croire; toute vérification ultérieure l'offenserait. Vous ignorez cela, n'est-ce pas? et votre Viderol l'ignorait comme vous, je m'en doute; ces sortes de procédés, en effet, si faciles à pratiquer pour les gens du monde, ne sont pas en usage dans les étables. Lorsque vous me dites que Viderol n'avait pas pour habitude de voler, et qu'ainsi il était innocent, je vous tournai le dos bien vite, car la main me démangeait, et je ne sais qui m'a retenu de vous sangler un soufflet à travers votre face de polichinelle. Et voyez un peu la stupidité! trois jours après vous allez dire au chevalier Lamotte que rien n'est plus facile que de voler M. le comte, qui a confiance en tout le monde et qui ne se défie que de sa mémoire. Pauvre soldat aux gardes, comment avez-vous le front de parler de quoi que ce soit et d'émettre une opinion?

HUITIÈME LETTRE.

Enfin, monsieur, vous avez donc mis le comble à votre grossièreté! Vous avez commandé à votre valet de m'assommer à coups de bâton, et il s'est acquitté de votre commission, en pleine rue de Dux, sous les yeux de tous. Affaibli par l'âge, sans armes, que pouvais-je faire, sinon demander réparation au syndic? Mais voilà que l'ignorant juge répond (à votre instigation) qu'il ne peut poursuivre Viderol sans l'autorisation de M. le comte et M. le comte est absent! Quoi! infâmes traîtres que vous êtes tous, avez-vous pu penser que je me laisserais impunément écraser sans recourir à la protection de ces lois décrétées par notre magnanime empereur Léopold II? Quoique le syndic ne soit ici que votre instrument, M. Faulkinher, et qu'en agissant ainsi il se soit montré encore plus bête que vous n'êtes, je ne laisserai pas que de le poursuivre au criminel. En attendant, triomphez! vous avez tout fait pour me rendre le séjour de Dux insupportable, et pour me contraindre à le quitter. Croyez néanmoins que votre triomphe ne sera pas de longue durée; je remets ma cause entre les mains d'un juge incorruptible.

NEUVIÈME, DIXIÈME, ONZIÈME LETTRES.

Vous êtes le plus ignorant des hommes, je ne me laisserai pas de vous l'écrire, et un ignorant incapable de connaître son état de stupidité; ce qui vous range nécessairement dans la classe des animaux. Comme ignorant, vous me portez envie; comme envieux, vous me détestez; comme ennemi, vous me calomniez, et, comme calomniateur, vous méritez la corde, ou tout au moins qu'on vous arrache votre langue empoisonnée.

Le petit Luser, ce phénix des syndics, m'écrit dans son jargon soi-disant latin, incompréhensible dans tous les cas, que c'est vous, Faulkinher, le véritable auteur de

l'outrage qui m'a été fait. Il n'ose pas vous le dire en face, car il n'a pas avec vous son franc-parler, et pour cause. Il vous craint, et à bon droit : l'homme qui a un séide imbécile à ses ordres est en effet redoutable. Mais venons à quelque chose de moins lugubre. Luser me mande que vous lui aviez soufflé de me jeter au nez deux de mes antécédents, qui seraient, selon vous, 1° que j'avais été chassé de Paris en 1767 ; 2° que je suis l'auteur d'un libelle infâme, publié à Tœplitz en 1790 : deux calomnies du même coup. Oh ! que je vous reconnais bien là ! Au sujet du libelle, qui est-ce qui vous en a parlé ? Je vous défie de le dire, et bien certainement vous n'aurez jamais rien lu de semblable ; la preuve, c'est que vous ne savez pas lire. Quant à mon bannissement de Paris, je vous donne le plus formel des démentis, et je vous déclare (rendez ceci public si bon vous semble) que j'ai entre les mains un écrit signé de la propre main du roi de France, par lequel S. M. m'invite à quitter sa capitale par *des raisons politiques à elle seule connues*. L'ordre me fut transmis par un chevalier de Saint-Louis, qui me dit que, nonobstant cette signification, j'étais libre de demeurer à Paris, pourvu que je m'abstinsse de reparaitre à l'hôtel d'Elbeuf, où j'avais imprudemment, je l'avoue, provoqué en duel le jeune marquis de L'Isle. Si j'avais été exilé de la capitale, aurais-je donc pu y retourner en 1783 ? aurais-je visité Fontainebleau dans la société de M. le comte de Vergennes, premier ministre ? Voulez-vous avoir des renseignements sur tout ce que je vous dis ? consultez un peu mon frère le peintre, qui habite Vienne en ce moment, et qui partage la table de S. Exc. M. le prince de Kaunitz ; seulement, si vous entreprenez le voyage, je doute fort que le prince vous réserve le même honneur, car vous savez que vous n'êtes à votre place qu'à la cuisine.

FRAGMENTS

DU PRINCE DE LIGNE

SUR

JACQUES CASANOVA

Ce Casanova était un homme de beaucoup d'esprit, de caractère et de connaissances. Il s'avoue dans ses *Mémoires*, comme aventurier, fils d'un père inconnu et d'une mauvaise comédienne de Venise. On trouvera son portrait dans mes écrits, sous le nom d'*Aventuros* (1). Je ferai mon possible pour me ressouvenir de ses *Mémoires* dont le cynisme est le plus grand mérite, mais que cette raison empêchera malheureusement de voir le jour. Il y a du dramatique, de la rapidité, du comique, de la philosophie, des choses neuves, sublimes et inimitables. Casanova eut dans sa patrie des aventures de très-bonne heure. La plus célèbre eut lieu au couvent où l'abbé de Bernis, alors ambassadeur de France à Venise, avait aussi une religieuse. Leurs parties carrées étaient des assauts d'esprit et de volupté. J'ai vu des vers du pontife qui la respiraient tout au moins et qui inspiraient beaucoup plus.

Quoique Casanova m'ait lu ses *Mémoires*, j'en'ai pas observé la date de tous les singuliers événements de sa vie; ainsi point de chronologie de ma part dans son histoire. Bien reçu des ministres étrangers qui demeuraient à Pétra il était au moment d'être pris par l'un d'eux pour secrétaire de légation; point du tout : le Grand-Seigneur fait une de ces promenades ridicules dans les rues de Constan-

(1) Voir à la fin de ce volume.

tinople; Casanova se met à rire Il est empoigné par des janissaires : on parle de l'empaler. Il est leste, les Turcs lents; avant d'être garrotté il s'échappe, court au port, saute dans un navire qui fait voile pour Venise. Il y arrive très-vite avec un bon vent, et est caressé par ses amis de collège, et surtout par les jésuites qui l'avaient élevé et qu'il avait pourtant bien fait enrager.

Il n'avait pas oublié ses tours d'espièglerie. En voici un de la plus grande force. On parlait, on criait, on racontait apparitions, revenants, lutins. Un de ses amis qui faisait l'incrédule, se moquait des autres. Casanova se cache sous son lit et lui tire ses couvertures. Il s'en doute et lui dit : Je te reconnais et t'attraperai. Dans l'instant il se met à l'affût pour lui saisir un bras. Il s'en empare, à la vérité; mais le bras lui reste dans la main : c'était celui d'un mort, que Casanova avait fait couper à l'hôpital. L'incrédule jette un cri, et, d'une sueur froide qui lui prend dans l'instant, passe au froid éternel de la mort.

Ses deux frères reviennent dans ce moment des pays étrangers : Qu'avez-vous appris? leur dit Casanova. A notre première conversation, me dit-il, je jugeai que l'un ne serait qu'un sot et l'autre qu'un fou. Mais cette folie se trouva être le génie de la peinture, qui, se développant ensuite, l'a rendu le plus célèbre peintre de batailles de son temps. Pour la prédiction du premier, mort à Dresde, elle se vérifia bien.

Il va voir jouer sa mère, la trouve actrice détestable, monte à sa loge, l'embrasse, tout étonnée de revoir un fils dont elle ignorait depuis longtemps la destinée. Il lui fait quitter le théâtre. — Vous pouvez, lui dit-il, vous en passer, parce qu'une de mes petites maitresses, lorsque je n'avais que quinze ans, a épousé un procureur dont je partage la fortune et les plaisirs. La petite n'a pas oublié son premier amant.

Epigrammes, chansons, propos légers, indiscretions, bavardage sur le gouvernement...., Casanova ne se refuse rien : amour, jalousie, imprudences, échelles de soie, gondoliers gagnés, aventures de toute espèce. Casanova fait le seigneur et a un habit de lustrine grise à ramages avec un grand et large point d'Espagne en argent, comme sur son chapeau à plume, veste jaune, culotte de soie cramoisie, tel enfin qu'il est représenté en tête de son ouvrage de la *Fuite des Plombs*.

Cet ouvrage date du jour qu'il fut enfermé dans cette

horrible prison. Son style bizarre, mais rapide et intéressant, donne chaque jour un événement, à cet événement un prix infini : l'empreinte de la vérité. D'ailleurs, tout m'a été attesté même par des Vénitiens. Fatigué de fuir à pied, il entre dans une maison de campagne et se dit un des parents du noble à qui elle appartient. On lui répond qu'en ayant été requis par la république, il est avec des sbires à la poursuite d'un grand gueux qui s'est sauvé des Plombs de ce côté-là. Il a la hardiesse d'y diner, donne son habit à un paysan qui, séduit par le point d'Espagne, ne balance pas. et est arrêté un instant après pour lui. Il ignore s'il n'a pas passé sa vie dans les Plombs à sa place.

Casanova se sauve donc en Allemagne, trouve de l'argent partout, tantôt en faisant le chansonnier, l'improvisateur, le sorcier et puis le joueur. Trop délicat pour tromper, il n'est pas fâché de s'associer avec un grand tricheur que j'ai vu il y a six ans à Dux, où il est venu le voir. Leur entretien, le récit de tout ce qui leur était arrivé depuis ce temps-là, a été pour moi la chose la plus comique. Il s'appelle Lacroix, ou Cruce, ou della Croce, tout comme on veut, suivant l'occasion.

Casanova se brouille, se raccommode avec lui, le délivre de la prison, sauve plusieurs familles de la misère, se fait quelquefois l'avocat de quelques autres, prend un secrétaire nommé Costa; impatienté par lui, il veut le battre, l'embrasse, tombe à ses genoux, et le plus grand reproche qu'il lui fait, c'est d'avoir écrit la ville de Trente en chiffres : 301

Les plaintes des parents de jeunes gens de Nuremberg, qui avaient perdu leur argent, font arrêter l'honnête ou le malhonnête associé; avec son gain il se tire de prison; va, toujours sans aveu, sans projet, porter sa fortune ailleurs, jusqu'à ce qu'elle soit assez dissipée pour en chercher une nouvelle. Ses gens se battent à Augsbourg, il bat ses gens pour les séparer; il est mis en prison, on ne l'en tire que pour le prier de sortir de la ville.

Sa voiture se brise près du château d'un baron allemand : il est bien avec une de ses filles; mais, enchanté de l'autre qui l'adore, il l'y encourage, devient son instituteur; il en est aimé au point de l'épouser, et, loin de la corrompre pour l'amour ou de la séduire pour l'hymen, il s'arrache de ce séjour pour ne pas la rendre malheureuse par un mariage inégal, et poursuit sa carrière d'aventu-

rier. Il s'échappe un beau jour sans qu'on sache au château ce qu'il est devenu, laisse les deux sœurs en larmes, et, revenant quelques années après, il apprend avec le plus grand plaisir que son écolière de vertu, fidèle à ses principes, faisait le bonheur d'un mari jeune et intéressant, et que son écolière de volupté trompait le sien sans qu'il s'en aperçût, et se montrait difficile sur le choix de ses amants, parce qu'il ne lui était pas aisé d'en trouver un aussi aimable que lui, Casanova : ce qu'il ne dit pas, par modestie ; mais ce qu'il a la bonté de faire entendre.

Il repasse par Nuremberg, et se donne à la poste le nom de Seingalt, qui lui vint à la bouche dans ce moment et qu'il a ajouté depuis ce temps-là à celui de Casanova pour se faire gentilhomme, m'a-t-il dit, et n'en avoir lui-même obligation à aucun souverain. On le reconnaît, on l'arrête, le bourgmestre l'interroge d'un air terrible : Qu'est-ce que ce faux nom ? — Il ne l'est pas, répond Casanova, il est bien à moi, puisque je l'ai pris ; je n'ai pas dit que je n'étais pas Casanova, puisque je le suis. — Quel droit avez-vous de porter l'autre nom ? — Je le porte de par l'*alphabet*. — Puisqu'il en est ainsi, passez.

Il va en France : il se souvient du cardinal de Bernis, le seul homme qu'il y connaisse ; il en est reçu à merveille : ils se rappellent mutuellement leur aventure de religieuses, il allait chez lui quand il voulait, ne songeait à rien demander. Son argent était parti. Le cardinal lui demande s'il en a, et lui fait donner une place à la loterie qui lui vaut huit ou dix mille livres. Qu'est-ce que cela à Paris ? Casanova en dépense trente mille. Filles d'Opéra, équipage, livrée, soupers, maison montée, etc., il fallait bien que quelqu'un se chargeât de payer tout cela. Il rencontre par hasard une des plus grandes dames du royaume, à qui ses grands yeux, son nez singulier et le teint rembruni de son pays plaisent beaucoup. Il soupe chez elle ; on parle magie, astrologie, cabale ; avec un air raisonnable il combat les deux premières choses, et dit qu'il est fort dans la troisième. En voulez-vous une preuve ? dit-il ; avez-vous quelque chose à demander à la cour ? Je parie vous dire ce que le ministre vous répondra. Il fait des chiffres, calculs, écritures, cercles, etc., etc., et l'assure que le cardinal de Bernis lui permettra de parler au roi de son affaire et de la faire réussir, malgré les difficultés que lui-même lui en présentera. Casanova court

chez lui, l'en prévient, lui conte son histoire, en rit comme un fou et attend la dame avec impatience.

Son affaire avait réussi avant l'exil du cardinal : voilà Casanova comblé de présents ; il lui apprend la cabale, le voilà écrasé de bienfaits. Moitié adresse de maître, moitié hasard, elle devine quelquefois, et serait la plus heureuse des femmes si son âge et sa figure lui permettaient de passer une nuit dans les bras de son espèce de sorcier. Il fallait cependant mériter les cent mille écus qu'il en avait reçus, et autant encore qu'il était sûr d'en avoir.

Casanova n'avait pas autant de rigueur pour une de ses femmes, et lui confie son projet. Il sera piquant, dit-il, de passer une nuit avec vous et avec elle en même temps ; j'introduirai un soldat aux gardes qui passera pour moi. — Il dit à la dame : Mon génie me menace de me quitter si vous ne rendez heureux sous ma forme naturelle ; je vous parlerai sans la reprendre, et nos désirs seront satisfaits. Le soldat est introduit ; Casanova se met avec la jolie femme à côté du sanctuaire des plaisirs de la dame ; elle est ravie au troisième ciel, cause quelquefois avec lui, et, lorsque le génie lui permet de reprendre sa figure, un petit bout de bougie est le signal de la fuite de son représentant et de la petite suivante.

Le bruit de tant de dépenses extravagantes que faisait la dame se répand dans Paris ; et Casanova échappe à la police, et sans doute à la Bastille, en partant de Paris au plus vite. Il voyage en grand seigneur, et est traité à merveille partout ; il fait quelquefois une banque pour doubler sa fortune, il en perd la moitié. Il doit être arrêté à Stuttgart, il se sauve et va à Ferney.

La première chose qu'il fait, c'est de se brouiller avec M. de Voltaire pour lui avoir fait entendre que *la Henriade* est autant au-dessous de *la Jérusalem délivrée* qu'il est au-dessous de l'Arioste dans *la Pucelle*. Néanmoins il l'intéresse un moment, mais il lui vante Jean-Jacques dans le moment où celui-ci venait de soulever Genève contre lui ; et ils se séparent très-mécontents l'un de l'autre. Il paraît suspect aux deux partis qui ont toujours divisé cette petite république, et part pour l'Angleterre. Il y a la plus piquante aventure d'amour et de bienfaisance que je connaisse ; mais je ne m'en souviens pas assez pour la raconter (1) ; bref, il va en Espagne. Quel pays pour Ca-

(1) C'est probablement l'histoire de Pauline, contenue dans le chap. IX de ce volume.

sanova ! sérénades données, doutes sur la religion, moqueries sur les grands d'Espagne, toujours petits de figure, qu'il regardait du haut de la grandeur de la sienne ; rivalité d'amour avec les moines. c'était dix fois plus qu'il ne fallait pour un auto-da-fé ; mais une fille de savetier-gentilhomme chez qui il logeait, et qui était amoureuse de lui, employa son confesseur à savoir du grand inquisiteur quand toutes les preuves contre Casanova seraient rassemblées, et il se sauva chez un secrétaire d'ambassade, qui le prit à temps dans sa voiture. Il y a vingt choses plaisantes sur Madrid dont je ne me souviens pas, et beaucoup de piquant sur la noblesse du savetier son hôte, qui dédaignait tous les métiers, et mettait son épée le dimanche. La chaleur du climat et celle de l'âme de la fille lui procurèrent bien du plaisir et des réflexions ; elle était dévote comme un ange et réparait ses actions par ses discours ; elle le prêchait avant et après, et le menaçait de lui retirer ses preuves d'amour s'il ne se convertissait pas : c'était un mélange de mysticisme, de volupté, de Marie de la Greda et de Thérèse philosophe, de théologie et de l'*Arétin*. Son esprit était aussi ardent et ses yeux aussi vifs que son cœur.

Il est à remarquer que Casanova, depuis qu'il courait le monde, n'avait jamais eu de passe-port, ni de lettres de change et de recommandation. Ses aventures de Madrid ne pouvaient pas engager le ministre, qui lui avait permis d'accompagner son secrétaire, à lui en donner. « Allons, disait-il, me voici au bout du monde, allons du pays le plus chaud au plus froid. » Et puis sa devise était : *Volentem ducit, nolentem trahit* (1). Je serai, peut-être, disait-il, attaché à la cour de Catherine ; son bibliothécaire, son amant, son secrétaire, son chargé d'affaires, ou gouverneur de quelque prince. Pourquoi non ? on a pris pour cet emploi le cuisinier du marquis de l'Hospital, ambassadeur de France, avec qui il s'était brouillé ; il y a aussi quelques coiffeurs de ce pays-là et un pâtissier du mien qui élèvent des enfants impériaux. Casanova est fait pour toutes les meilleures places ; Casanova sera aimé de la mère de son jeune homme, il s'enrichira, et il gardera maintenant ce qu'il aura ; il ne voyagera plus en berline à six chevaux ; il ne dotera plus de filles, il n'en refusera plus par délicatesse ; il ne mettra plus mille ducats

(1) Quand je veux j'y vais ; quand je ne veux pas j'y cours.

sur une carte ; il n'offensera plus les magistrats et les préjugés.

A la fin d'un de ces jours méridionaux du Nord, une de ces nuits où il ne fait presque pas nuit, l'impératrice, se promenant avec toute sa cour au jardin d'été, aperçoit une figure et une tenue assez extraordinaires, italienne à ce qu'elle juge, et qu'elle devine, à sa mine, être celui dont elle avait vu le nom dans le rapport de la garde et de la police.

Casanova regardait une statue d'un air moqueur. Après l'avoir interrogé, l'impératrice passa son chemin, riant plutôt des réponses bizarres de l'homme qu'elle ne s'en fâcha ; mais ayant appris qu'avec le peu d'argent qui lui restait il faisait une banque dans un café, elle lui fit dire que ce n'était pas le moyen de se recommander auprès d'elle et qu'elle ne pouvait pas se le donner comme attaché. Les courtisans russes n'eurent garde, après cela, de se l'attacher non plus. Il partit pour Berlin (1). Je parlerai au roi, se dit Casanova ; je parlerai d'Algarotti comme si je le connaissais ; je dirai du mal de la littérature allemande, que je n'aime et ne connais pas plus que lui ; je lui demanderai une place. Il arrive, se fait présenter au roi comme l'homme de la fuite des Plombs, et cause longtemps avec lui. — Mais, lui dit le grand Frédéric, cette histoire est-elle bien vraie ?

— Vraie ! Tout autre que Votre Majesté ne m'adresserait pas cette question impunément ; je n'ai jamais menti !

— Vous devez abhorrer votre patrie ?

— Pas du tout.

Et voilà des paradoxes sans fin dont il régale le roi sur les gouvernements et les lois. Les auteurs classiques, sur lesquels je n'ai jamais trouvé personne de plus fort que lui, furent mis en revue. Il est au moment d'être bien accueilli par Frédéric ; mais il s'avise de lui dire que Maudperts était peu physicien, d'Alembert peu géomètre, Voltaire peu poète, d'Argens peu philosophe, Lamettrie mauvais médecin, Labeaumelle mauvais critique, Diderot mauvais écrivain, et Kœnig un pédant.

Le roi trouva que ce n'était pas là son homme, mais il se dit :

(1) On ne doit pas oublier que le prince de Ligne cite de mémoire, et ses souvenirs s'en ressentent. Le voyage à Berlin précéda la visite de Casanova à la grande Catherine.

— Tâchons de l'employer; il a bien de l'esprit et des connaissances, peut-être serait-il utile à quelqu'un de mes établissements. Il l'envoie chercher le lendemain.

— Avez-vous de la patience et de l'ordre?

— Très-peu, sire.

— Et de l'argent?

— Point.

— Tant mieux! vous vous contenterez de faibles appointements.

— Il le faut bien, j'ai mangé plus d'un million.

— Comment vous l'êtes-vous procuré?

— Par la cabale.

— Qu'est-ce que cela?

— J'ai su le passé, j'ai prédit l'avenir.

— Vous êtes donc un aventurier?

— Oui, sire, et si jamais je rattrape la Fortune par son toupet, je ne la lâcherai plus.

— Ce n'est pas chez moi qu'on la trouve, je vous en préviens. Suivez-moi à l'établissement des Cadets; j'y ai une quantité considérable de misérables, de cochons, de bêtes pour gouverneurs, précepteurs, instituteurs, je ne sais comment les appeler. Je voudrais les mieux composer; venez.

Casanova accompagne le roi.

Il demande au premier qu'il rencontre :

— Quels sont vos gages?

— Trois cents écus.

— Miséricorde! ce n'est pas mon fait.

Le roi passe en revue sur une ligne les gouverneurs, les trouve cochons comme il l'avait annoncé, mal peignés et mal tenus; il lève sa canne sur eux. Il visite les chambres et les trouve dans un état dégoûtant, les jeunes gens mal rangés et le regardant d'un air hébété, et, dans une de leurs salles, un pot de chambre sur une table. Il fait prendre par la tête le gouverneur qui en était le chef et le fait mettre au *prévôt*.

Casanova tremble de toutes ses forces d'y aller lui-même s'il refuse une place aussi agréable, et, lorsque le roi se retourne pour la lui proposer, il ne le trouve plus. Il part le même jour pour Varsovie et fait dire à Frédéric qu'il n'aime pas mieux les fers que les plombs.

A Varsovie il trouve un appui: Tomatis le présente au roi de Pologne. La conversation de Casanova, chargée d'événements et animée par l'originalité, le fit recevoir et

réussir dans toutes les grandes maisons. La générosité de Stanislas-Auguste soutenait bien des inutiles; Casanova en profita aussi. Le prince palatin de Russie l'aimait; il fut peut-être de moitié dans quelque gros jeu. M. de Seingalt se trouve encore une fois un seigneur, décide, contraire, blâme, fronde et déplaît.

Le moyen qu'il fût tranquille quelque part? N'est-il pas obligé, comme Vénitien, de se mêler du théâtre italien? Le général Branicki y avait une maîtresse. Elle eut le malheur de ne pas être trouvée bonne par M. Casanova: il la siffla, et, rencontrant son amant dans la loge d'une autre actrice, celui-ci, qui l'y était venu chercher, lui dit qu'il n'y avait qu'un drôle qui eût été capable de cela, et qu'il avait envie de le faire jeter par la fenêtre. Que de choses entrèrent, dans la minute, dans l'âme vindicative d'un Italien et passèrent par sa tête! Celle d'un autre aurait peut-être contenu l'idée du stylet ou d'une petite poudre innocente; mais Casanova, noble et grand dans ses manières, roule sa noble vengeance dans ses yeux, comme Homère nous peint Jupiter: au lieu de la foudre, il lance un regard effrayant et va se coucher.

Branicki m'a raconté tout cela aussi, mais je ne m'en souviens que confusément. Il reçoit le lendemain le billet le plus bizarre, le plus respectueux, le plus impertinent, caressant, menaçant, où il ne comprend rien. Il en rit et n'y pense plus. Arrive un second billet, plus clair, un vrai cartel. Branicki aime mieux se battre qu'écrire; il lui fait dire qu'il lui parlera au spectacle. Les révérences, que sans cela Casanova ne faisait guère, annoncent et précèdent la proposition.

- Eh bien, volontiers; mais êtes-vous gentilhomme?
- Mieux que cela, monseigneur: je suis de votre société.
- Je parie que vous ne vous êtes jamais battu?
- Jamais, Excellence
- Pourquoi, diable! commencer par moi?
- Parce que personne avant vous ne m'a jamais insulté.
- L'affaire ne peut-elle pas s'arranger?
- Avec un autre que Votre Excellence je l'arrangerais.
- Je ne les évite pas, monsieur Casanova, pour l'ordinaire, mais je vous avoue qu'avec vous...
- Je vous entends, monseigneur: elle me fera plus d'honneur qu'à vous. C'est pour cela que je l'exige.
- Allons donc, il vous faut obéir. Où? comment? à quelle heure?

— Votre Excellence réglera tout cela.

— Mais, l'épée, vous n'avez pas l'air adroit. Le sabre est notre fort, à nous autres Polonais. Quant au pistolet, je vous avertis que je tire à merveille.

— N'importe ! quelquefois le hasard y met de l'égalité.

— Je parie que vous n'en avez pas.

— Je n'en ai jamais vu ni touché.

— Eh bien, je vous apporterai les miens. A neuf heures du matin, à tel endroit.

Casanova s'y rend, et voit arriver le premier général de la couronne en voiture à six chevaux, avec ses aides de camp, pages, coureurs et uhlands. Il descend lestement.

— Est-ce votre dernier mot ?

— Oui, monseigneur.

— Je vais donc charger moi-même ces pistolets en votre présence. Ils sont du bon faiseur, de Kuchelreiter.

— Je vais les essayer sur votre tête, répond Casanova.

Au lieu de la tête, il lui perce le ventre, Branicki, en tombant, lui jette 1,000 ducats, et lui dit : — Sauvez-vous ; le roi, qui m'aime beaucoup, vous en voudra. Je me meurs, à ce que je crois. Ses aides de camp ou ses uhlands veulent sabrer Casanova. Branicki a la force de leur crier : — Arrêtez ! quelle lâcheté ! On l'emporte évanoui.

Casanova, qui, du coup de pistolet de Branicki, parti en même temps, avait eu le poing percé, le met sous sa veste, pour ne point faire honneur et plaisir aux Polonais, rentre tranquillement à Varsovie, et s'en va diner chez le prince Czartoriski, qui ignorait encore ce qui s'était passé.

Un page du roi vint le lui dire à l'oreille, il s'approcha de celle de Casanova pour lui dire de partir. Le bon Stanislas-Auguste lui envoie de l'argent, et, au risque d'être arrêté, Casanova reste à Varsovie jusqu'à la levée du premier appareil. Il est décidé que le coup n'est pas mortel. Avant cette décision, un ami trop chaud de Branicki, sur la nouvelle qu'il est tué par un Italien, court chez Tomatis, lui donne un coup de sabre dans le visage, et sort en lui demandant pardon, ayant appris que ce n'était pas lui.

Je ne me souviens plus où Casanova alla faire ensuite le chevalier ou le juif-errant, car il tenait de l'un et de l'autre. Toutes les portes des villes, cercles ou châteaux lui étaient presque fermées, mais je sais bien qu'il passa par Vienne avant que son frère y fût établi. L'empereur, qui n'oubliait jamais rien, et savait tout sur un chacun,

dit à Casanova : Vous avez été l'ami de M. Zaguri ?

— Un noble vénitien, oui.

— Je n'aime pas trop sa noblesse ; je n'estime pas ceux qui l'achètent.

— Et ceux qui la vendent, sire ?

Joseph II changea de conversation, ne voulut pas s'engager dans celle-là, et se retira assez mécontent de cette réponse.

Je crois que c'est alors que Casanova se rendit à Paris pour la dernière fois. Mon neveu Waldstein prit du goût pour lui chez l'ambassadeur de Venise, où ils dinaient ensemble. Comme il fait semblant de croire à la magie et de s'en mêler, il nomme les clavicules de Salomon, Agrippa, etc., et tout dans ce genre-là se présente aisément à lui. A qui parlez-vous de cela ? dit Casanova. *Oh che bella cosa, cospetto !*

— Tout cela m'est familier. Ainsi donc, dit Waldstein, venez en Bohême avec moi : je pars demain.

Casanova, à bout d'argent, de voyages et d'aventures, y consent, et le voilà bibliothécaire d'un descendant du grand Waldstein. Il a passé en cette qualité les quatorze dernières années de sa vie au château de Dux, près de Tœplitz, où, pendant six étés, il me rendit heureux par son imagination, aussi vive qu'à vingt ans, son enthousiasme pour moi, et son utile et agréable instruction.

Qu'on ne croie pas que, dans ce port de tranquillité que la bienfaisance du comte de Waldstein lui ouvrit pour le préserver des orages, il n'en ait pas cherché. Il n'y a pas de jour que, pour son café, son lait, son plat de macaroni qu'il exigeait, il n'ait eu une querelle dans la maison. Le cuisinier lui avait manqué la polenta, l'écuyer lui avait donné un mauvais cocher pour venir me voir ; des chiens avaient aboyé pendant la nuit ; plus de convives que n'en attendait Waldstein étaient cause qu'il avait mangé à une petite table ; un cor de chasse avait déchiré ses oreilles par quelques sons aigres ou faux ; le curé l'avait ennuyé en s'avisant de vouloir le convertir ; le comte ne lui avait pas dit bonjour le premier ; la soupe, par malice, lui avait été servie trop chaude ; un valet l'avait fait attendre pour lui donner à boire ; il n'avait pas été présenté à un homme de considération qui était venu voir la lance qui perça le grand Waldstein ; on n'avait pas pu, faute de clef, mais par méchanceté, lui ouvrir l'arsenal ; le comte

avait prêté un livre sans l'en prévenir ; un palefrenier ne lui avait pas ôté son chapeau en passant. Il a parlé allemand, on ne l'a pas entendu ; il s'est fâché, on a ri. Il a montré de ses vers français, on a ri. Il a gesticulé en déclamant de ses vers italiens, on a ri. Il a fait la révérence en entrant, comme Marcel, le fameux maître de danse, le lui avait appris il y a soixante ans, on a ri. Il a fait le pas grave dans son menuet à chaque bal, on a ri. Il a mis son plumet blanc, son droguet de soie doré, sa veste de velours noir et ses jarretières à boucles de strass sur des bas de soie à rouleau, on a ri. *Cospetto!* disait-il, canaille que vous êtes, vous êtes tous des jacobins ; vous manquez au comte et le comte me manque en ne vous punissant pas. Monsieur, lui dit-il sérieusement, j'ai percé le ventre du grand général de Pologne. Je ne suis pas gentilhomme, mais je me suis fait gentilhomme. Le comte a ri, grief de plus. Le comte, un jour, entre chez lui avec deux paires de pistolets, sans dire un mot, en le regardant sérieusement, et mourant d'en vie de rire. Casanova pleure, l'embrasse et dit : Je tuerais mon bienfaiteur !..... *Oh che bella cosa!* Il reprend ses larmes, ses regrets, craint qu'on ne pense qu'il a peur, accepte les pistolets, les rend avec grâce, comme la main qu'on donne au menuet, à la hauteur de l'œil, pleure encore, parle magie, cabale et macaroni.

Les mères du village se plaignent de ce que Casanova veut apprendre des sottises à toutes les petites filles ; il dit que ce sont des démocrates. Il donne le nom de *Calvados*, je ne sais pas pourquoi, à l'abbaye d'Osseg, située à une demi-lieue ; se brouille et brouille le comte avec les moines. Il se donne des indigestions, et dit qu'on veut l'empoisonner ; il est *versé*, il dit que c'est par ordre des jacobins. Il prend à crédit à la manufacture de draps d'Oberteitersdorf, appartenant au comte, et dit qu'on lui manque de respect quand on vient lui demander de l'argent.

Le moyen de résister à tant de persécutions ! Dieu lui ordonne de quitter Dux ; sans y croire autant qu'à sa mort, dont il ne doutait plus, il prétendait que chaque chose qu'il avait faite c'était par l'ordre de Dieu, et c'était sa devise. Dieu lui ordonne de me demander des lettres de recommandation pour le duc de Weimar, qui m'aime beaucoup ; pour la duchesse de Saxe-Gotha, qui ne me connaît pas, et pour des juifs de Berlin ; et il part en cachette,

laisse une lettre de congé à Waldstein, tendre, fière, honnête et irritée. Waldstein rit et nous dit qu'il reviendra. On fait attendre Casanova dans les antichambres; on ne peut lui donner de place ni de gouverneur, ni de bibliothécaire, ni de chambellan : il dit partout que les Allemands sont bien bêtes. L'excellent et très-aimable duc de Weimar le reçoit à merveille; mais dans l'instant il devient jaloux de Goëthe et de Wieland, ses protégés à juste titre : il déclame contre eux et contre la littérature du pays; à Berlin, contre l'ignorance, la superstition, la friponnerie des israélites à qui je l'avais adressé; tire cependant, pour l'argent qu'ils lui prêtent, des lettres de change sur le comte, qui rit, paye et l'embrasse quand il revient. Casanova rit, pleure et lui dit que Dieu lui avait ordonné de faire ce voyage de six semaines, de partir sans le lui dire, et de rentrer dans sa chambre de Dux.

Enchanté de nous revoir, il nous raconte plaisamment toutes les contrariétés qu'il a éprouvées, contrariétés auxquelles sa susceptibilité donne le nom d'humiliations. Je suis fier, disait-il, parce que je ne suis rien. Mais, huit jours après son retour, que de nouveaux malheurs ! On sert des fraises à tout le monde avant lui, il ne lui en reste pas; et, pour comble de chagrin, son portrait, qu'il avait dans sa chambre et qu'il croyait enlevé par un de ses admirateurs, se trouve dans un de ces cabinets secrets qu'en Allemagne on appelle *retirade*.

Il passe ainsi cinq ans à s'agiter, à se désoler, à gémir surtout de la conquête de son ingrate patrie, et à nous parler de la liguë de Cambrai et de la gloire de son ancienne et superbe Venise, qui avait résisté à l'Europe et à l'Asie. Son appétit diminuant tous les jours, il regretta assez peu la vie; mais il la finit noblement vis-à-vis de Dieu et des hommes. Il reçut avec de grands gestes et quelques sentences les sacrements, et dit : « Grand Dieu ! et vous, témoin de ma mort, j'ai vécu en philosophe, et je meurs en chrétien ! »

AVENTUROS.

Ce serait un bien bel homme, s'il n'était pas laid : il est grand, bâti en Hercule ; mais un teint africain, des yeux vifs, pleins d'esprit à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent un peu l'air féroce. Plus facile à être mis en colère qu'en gaieté, il rit peu, mais il fait rire ; il a une manière de dire les choses qui tient de l'Arlequin balourd et du Figaro, et le rend très-plaisant ; il n'y a que les choses qu'il prétend savoir qu'il ne sait pas : les règles de la danse, de la langue française, du goût, de l'usage du monde et du savoir-vivre.

Il n'y a que ses comédies qui ne soient pas comiques ; il n'y a que ses ouvrages philosophiques où il n'y ait pas de philosophie, tous les autres en sont remplis ; il y a toujours du trait, du neuf, du piquant et du profond. C'est un puits de science, mais il cite si souvent Horace que c'est de quoi en dégoûter. Sa tournure d'esprit et ses saillies ont un esprit de sel attique. Il est sensible et reconnaissant ; mais, pour peu qu'on lui déplaise, il est méchant, hargneux et détestable ; un million qu'on lui donnerait ne rachèterait pas une petite plaisanterie qu'on lui aurait faite.

Son style ressemble à celui des anciennes préfaces : il est long, diffus, lourd ; mais s'il a quelque chose à raconter, comme, par exemple, ses aventures, il y met une telle originalité, naïveté, espèce de genre dramatique pour mettre tout en action, qu'on ne saurait trop l'admirer, et que sans le savoir, il est supérieur à *Gil Blas* et au *Diable Boiteux*. Il ne croit à rien, excepté ce qui est le moins croyable, étant superstitieux sur tout plein d'objets ; heureusement qu'il a de l'honneur et de la délicatesse, car avec sa phrase : *Je l'ai promis à Dieu*, ou bien : *Dieu le veut*, il n'y a pas de chose au monde qu'il ne fût capable de faire.

Il aime, il convoite tout, et, après avoir usé de tout, il.

sait se passer de tout. Les femmes, et les petites filles surtout, sont dans sa tête, mais elles ne peuvent plus en sortir pour en passer ailleurs. Cela le fâche, cela le met en colère contre le beau sexe, contre lui, contre le ciel, la nature et l'année 1742 : il se venge de tout cela contre tout ce qui est mangeable et potable : ne pouvant plus être un dieu dans les jardins, un satyre dans les forêts, c'est un loup à table ; il ne fait grâce à rien, commence gaiement et finit tristement, désolé de ne pouvoir plus recommencer.

S'il a profité quelquefois de sa supériorité sur d'autres bêtes en hommes et en femmes pour faire fortune, c'était pour rendre heureux ceux qui l'entouraient. Au milieu des plus grands désordres de la jeunesse la plus orageuse et de la carrière des aventures, quelquefois un peu équivoques, il a montré de l'honneur, de la délicatesse et du courage. Il est fier parce qu'il n'est rien et qu'il n'a rien : rentier, ou financier, ou grand seigneur, il aurait été peut-être plus facile à vivre ; mais qu'on ne le contrarie point, surtout que l'on ne rie point ; mais qu'on le lise ou qu'on l'écoute, car son amour-propre est toujours sous les armes ; ne lui dites jamais que vous savez l'histoire qu'il va vous conter, ayez l'air de l'entendre pour la première fois. Ne manquez pas de lui faire la révérence, car un rien vous en fera un ennemi.

Sa prodigieuse imagination, la vivacité de son pays, ses voyages, tous les métiers qu'il a faits, sa fermeté dans l'absence de tous les biens moraux et physiques, en font un homme rare, précieux à rencontrer, digne même de considération et de beaucoup d'amitié de la part du très-petit-nombre de personnes qui trouvent grâce devant lui (1).

(1) Le prince de Ligne a parlé de Casanova, qu'il connut beaucoup, dans un des autres endroits de ses mélanges, et avec plus de considération qu'il n'en témoigne ici pour l'esprit et les talents du personnage. Il a dit quelque part : « Casanova, cet esprit sans pareil, dont chaque mot est un trait, et chaque pensée un livre ! »

(Note de l'éditeur.)

TABLE.

	Pages.
CHAPITRE I. Un amour malencontreux. — La Charpillon et ses tantes. — Mémoires de toutes sortes	5
II. Nouvelles scènes avec la Charpillon. — Dîner chez Malingham. — Ma visite à Newgate. — Le perroquet.	27
III. Nouvelles aventures. — Tentations de toute espèce. — La dame hanovrienne et ses filles. — Mon amour pour Victorine	51
IV. Encore le comte de Saint-Germain. — Brunswick. — Arrivée à Berlin. — Milord Keith; le grand Frédéric. — Départ pour Riga. — Séjour à Mittau. — Campioni.	75
V. Saint-Pétersbourg. — Rencontre que j'y fais. — Nouvelles connaissances; Zaïre. — Voyage à Moscou. — L'impératrice Catherine	95
VI. La Valville. — Comment je quitte Zaïre. — Arrivée à Varsovie. — Le roi Stanislas-Auguste. — Brouille de la Binetti et de la Catai. — Ses suites. — Mon duel avec Branicki. — Notre réconciliation. — Je reçois l'ordre de quitter Varsovie. — Départ avec une inconnue.	125
VII. Arrivée à Dresde. — Mademoiselle Maton. — Le comte de Bellegarde. — Voyage à Leipsick. — La Castelbajac. — Schwerin. — Mon retour à Dresde avec la Castelbajac. — Porchini tente de m'assassiner	158
VIII. Suite de l'aventure. — Je reçois l'ordre de quitter Vienne. — Le rédacteur du journal à Cologne. — Arrivée à Aix-la-Chapelle. — Les eaux de Spa. — Le poing de mademoiselle Merci. — Je retrouve Santa-Croce. — Charlotte. — Je la conduis à Paris — Sa mort prématurée	182

	Pages.
CHAPITRE IX. L'Espagne. — Arrivée à Madrid. — Le comte d'Aranda. — M. de Mocenigo. — Le savetier-gentilhomme. — Dona Ignazia.	205
X. Aventure tragique. — On me prévient que je serai arrêté. — La police me fait prendre chez Mengs. — Prison espagnole. — Comment j'en sors . . .	228
XI. Mon entrevue avec le comte d'Aranda. — Dîner chez l'ambassadeur. — Campomanès. — Anecdotes sur Mengs. — Le roi Charles III. — Histoire d'un abbé et d'une madone	244
XII. Les confidences d'Ignazia. — Je me brouille avec Manucci. — Départ pour Saragosse. — Combats de taureaux. — Excursion aux ruines de Sagonte. — Les <i>revenants</i> espagnols. — Arrivée à Valence. — Une nouvelle connaissance	262
XIII. La signora Nina. — Jalousie espagnole. — Je suis conduit à la citadelle. — Départ de Barcelone. . .	286
XIV. Séjour à Aix. — Le marquis d'Argens. — Henriette. — Départ pour Turin. — Vieilles connaissances que j'y retrouve. — Séjour à Livourne. — L'amiral Orloff. — Voyage à Rome. — Miss Betty.	302
XV. Goudar à Naples. — Le cardinal de Bernis. — La princesse de Santa-Croce. — Medini. — Je retrouve Manucci. — Menicuccio et sa sœur. — Armelline et Emilie	331
XVI. Le Florentin. — Armelline au bal. — Zanowitsch. — Zeno. — Départ forcé. — Arrivée à Bologne. — Le général Albergati	360
XVII. Farinelli. — Encore Nina. — La sage-femme Thérèse. — L'abbé Bolini. — Viscioletta. — Départ de Bologne. — Le marquis Mosca de Pesaro. — Le juif Mardochee et ses filles. — Séjour à Trieste. — M. Zaguri	381
XVIII. Je retrouve M. Morosini. — Madame Léo. — Services que je rends au tribunal des inquisiteurs d'Etat. — Goertz	405
XIX. Le comte Torriano. — Méaventure à Spessa. — Comment je me sépare du comte. — Nouveau séjour à Trieste. — J'y retrouve Irène	426
LETRES DE CASANOVA A M. FAULKINHER	449
FRAGMENTS SUR CASANOVA, par le prince de Ligne.	459
AVENTURES, par le même.	473

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché. Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMERON	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1 vol.
BRANTOME, LES DAMES GALANTES	1 vol.
CAMOENS, LES LUSIADES	1 vol.
CASANOVA (JACQUES), MÉMOIRES	6 vol.
CESAR (JULES), COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE	1 vol.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME	2 vol.
COMTE (AUGUSTE), PHILOSOPHIE POSITIVE.	4 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE.	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE.	1 vol.
FENELON, TÉLÉMAQUE	1 vol.
— ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE A L'ACADÉMIE	1 vol.
FOË (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOË	1 vol.
GOETHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTHÉE	1 vol.
HOMÈRE, ILIADE	1 vol.
— ODYSSEE	1 vol.
KANT (EMMANUEL), CRITIQUE DE LA RAISON PURE	2 vol.
KLEIST, KOTZBUE, LESSING, LA CRUCHE CASSÉE, LA PETITE VILLE ALLEMANDE, MINNA DE BARNHELM	1 vol.
LA BRUYÈRE, CARACTÈRES	1 vol.
LA FAYETTE (M ^{me} de), MÉMOIRES, PRINCESSE DE CLÈVES	1 vol.
LA FONTAINE, FABLES	1 vol.
— CONTES	1 vol.

	Pages.
CHAPITRE IX. L'Espagne. — Arrivée à Madrid. — Le comte d'Aranda. — M. de Mocenigo. — Le savetier-gentilhomme. — Dona Ignazia.	205
X. Aventure tragique. — On me prévient que je serai arrêté. — La police me fait prendre chez Mengs. — Prison espagnole. — Comment j'en sors.	228
XI. Mon entrevue avec le comte d'Aranda. — Dîner chez l'ambassadeur. — Campomanès. — Anecdotes sur Mengs. — Le roi Charles III. — Histoire d'un abbé et d'une madone.	244
XII. Les confidences d'Ignazia. — Je me brouille avec Manucci. — Départ pour Saragosse. — Combats de taureaux. — Excursion aux ruines de Sagonte. — Les <i>revenants</i> espagnols. — Arrivée à Valence. — Une nouvelle connaissance.	262
XIII. La signora Nina. — Jalousie espagnole. — Je suis conduit à la citadelle. — Départ de Barcelone.	286
XIV. Séjour à Aix. — Le marquis d'Argens. — Henriette. — Départ pour Turin. — Vieilles connaissances que j'y retrouve. — Séjour à Livourne. — L'amiral Orloff. — Voyage à Rome. — Miss Betty.	302
XV. Goudar à Naples. — Le cardinal de Bernis. — La princesse de Santa-Croce. — Medini. — Je retrouve Manucci. — Menicuccio et sa sœur. — Armelline et Emilie.	331
XVI. Le Florentin. — Armelline au bal. — Zanowitsch. — Zeno. — Départ forcé. — Arrivée à Bologne. — Le général Albergati.	360
XVII. Farinelli. — Encore Nina. — La sage-femme Thérèse. — L'abbé Bolini. — Viscioletta. — Départ de Bologne. — Le marquis Mosca de Pesaro. — Le juif Mardochée et ses filles. — Séjour à Trieste. — M. Zaguri.	381
XVIII. Je retrouve M. Morosini. — Madame Léo. — Services que je rends au tribunal des inquisiteurs d'Etat. — Gøertz.	405
XIX. Le comte Torriano. — Mésaventure à Spessa. — Comment je me sépare du comte. — Nouveau séjour à Trieste. — J'y retrouve Irène.	426
LETRES DE CASANOVA A M. FAULKINER.	449
FRAGMENTS SUR CASANOVA, par le prince de Ligne.	459
AVENTUROS, par le même.	473

S (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
S GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
UX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
— Le Mari de Mlle Gendrin.
Y (ED.). L'He révoltée.
ELLOW. Evangéline.
— Daphnis et Chloé.
PIERRE). Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
— Le Torpilleur 29.
— La Bruyère d'Yvonne.
— Le Roman de Joël
E (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.
ROY (RENÉ). Souvenirs d'un Officier.
— Vava Knoff.
— Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
— La Dernière Croisade.
ERITTE (P.). La confession posthume
L (T.). La Main aux Dames.
— La Parpailotte.
— L'Homme à l'Hermine.
— Dona Blanca.
— La Tuile d'or.
— La Prise du bandit Masca.
(JULES). Un coup de Revolver.
— Un Mariage de confiance.
— Le Boucher de Meudon.
SSANT (GUY DE). L'Héritage.
— Histoire d'une Fille de Ferme.
-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
— Les Chasseurs de Chevelures.
DRI (ACHILLE). Ninette.
S (CATULLE). Le Roman Rouge.
— Pour lire au Bain.
— Monstres parisiens.
— Le Cruel Berceau.
— Pour lire au Couvent.
— Pierre le Véridique, roman.
— Jupe courte.
— Jeunes Filles.
— Isoline.
— L'Art d'aimer.
— L'Enfant amoureux.
— Verger-Fleuri.
VEL (CH.). Caprice des Dames.
IER (OSCAR). La Chair.
— Myrrha-Maria.
— La Grâce.
— La Croix.
ER (V.). L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
LET (MADAME). Quand j'étais Petite.

N ^o		
406.	BAILLY (G. D ^r) . . .	Un cœur d'or.
9.	BALT (M ^{me} ROBERT).	Hisl. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont.
538.	HÉGÉSIPPE MOREAU. .	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). . . .	Le Tambour Le Grand.
555.	HENNIQUE (LÉON). . .	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) .	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
453.	—	Mll ^{les} de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR)	La Légende du Beau Pécopin.
15.	JACOLLIOT (L.)	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES).	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL)	Le diable au corps.
592.	LAFARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
445.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
485.	—	Dettes d'honneur.
515.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE). . .	Jules Fabien.
545.	LAPAUZE (HENRY) . . .	De Paris au Volga (couronné).
572.	LA QUETSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
153.	LAUNAY (A. DE)	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT). . .	La Bande Michelou.
585.	LAVELEYE (E. DE) . . .	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) . .	Marsile Gerbault.
457.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.)	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE). .	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES). . .	L'Attentat Sloughine.
38.	LERoy (CHARLES) . . .	Les Tribulations d'un Futur
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

N°

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
 439. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
 366. LEX Comment on se marie.
 215. LHEUREUX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
 288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
 185. LOCKROY (ED.) L'Île révoltée.
 459. LONGFELLOW Evangéline.
 16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
 195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
 209. — Le Torpilleur 29.
 264. — La Bruyère d'Yvonne.
 354. — Le Roman de Joël
 35. MAISTRE (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.
 40. MAIZEROT (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.
 59. — Vava Knoff.
 148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
 159. — La Dernière Croisade.
 182. MARGUERITTE (P.). La confession posthume
 86. MARTEL (T.) La Main aux Dames.
 252. — La Parpaillotte.
 562. — L'Homme à l'Hermine.
 455. — Dona Blanca.
 472. — La Tuile d'or.
 481. — La Prise du bandit Masca.
 82. MARY (JULES). Un coup de Revolver.
 175. — Un Mariage de confiance.
 245. — Le Boucher de Meudon.
 64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
 111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
 479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
 489. — Les Chasseurs de Chevelures.
 54. MELANDRI (ACHILLE) Ninette.
 11. MENDÈS (CATULLE). Le Roman Rouge.
 44. — Pour lire au Bain.
 65. — Monstres parisiens.
 94. — Le Cruel Berceau.
 114. — Pour lire au Couvent.
 154. — Pierre le Véridique, roman.
 196. — Jupe courte.
 211. — Jeunes Filles.
 254. — Isoline.
 250. — L'Art d'Aimer.
 266. — L'Enfant amoureux.
 588. — Verger-Fleuri.
 90. MÉROUVEL (CH.). Caprice des Dames.
 110. MÉTÉNIER (OSCAR) La Chair.
 227. — Myrrha-Maria.
 270. — La Grâce.
 321. — La Croix.
 170. MEUNIER (V.) L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
 52. MICHELET (MADAME) Quand j'étais Petite.

- N^o
406. HAILLY (G. D') . . . Un cœur d'or.
 9. HALT (M^{me} ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
 76. — Brave Garçon.
 91. — La Petite Lazare.
 417. — Battu par des Demoiselles.
 68. HAMILTON. . . . Mémoires du Chevalier de Grammont.
 358. HÉGÉSIPPE MOREAU. Le Myosotis.
 478. HEINE (HENRI). . . . Le Tambour Le Grand.
 555. HENNIQUE (LÉON). . . Benjamin Rozes.
 87. HEPP (A.). . . . L'Amie de Madame Alice.
 295. HOFFMANN. . . . Contes fantastiques.
 41. ROUSSAYE (ARSÈNE) . Lucia.
 61. — Madame Trois-Etoiles.
 119. — Les Larmes de Jeanne.
 142. — La Confession de Caroline.
 187. — Julia.
 433. — MIL: de La Vallière et Mme de Montespan.
 245. HUCHER (F.). . . . La Belle Madame Pajol.
 407. — Œuvre de Chair.
 HUGO (VICTOR) . . . La Légende du Beau Pécopin.
 15. JACOLLIOT (L.) . . . Voyage aux Pays Mystérieux.
 56. — Le Crime du Moulin d'Usor.
 67. — Vengeance de Forçats.
 200. — Les Chasseurs d'Esclaves.
 247. — Voyage sur les rives du Niger.
 261. — Voyage au pays des Singes.
 445. — Fakirs et Bayadères.
 81. JANIN (JULES). . . . L'Ane mort.
 286. — Contes.
 294. — Nouvelles.
 97. JOGAND (M.). . . . L'Enfant de la Folle.
 405. LACOUR (PAUL) . . . Le diable au corps.
 592. LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or.
 408. — Les Amours passent...
 443. — La fausse piste.
 467. — Fin d'Amour.
 485. — Dette d'honneur.
 315. LA FONTAINE Contes.
 284. LANO (PIERRE DE). . Jules Fabien.
 545. LAPAUZE (HENRY) . . De Paris au Volga (couronné).
 572. LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de Tantale.
 155. LAUNAY (A. DE) . . . Mademoiselle Mignon.
 278. LAURENT (ALBERT). La Bande Michelou.
 585. LAVELEYE (E. DE) . . Sigurd et les Eddas.
 482. LEMAITRE (CLAUDE) . Marsile Gerbault.
 457. LEMERCIER DE NEUVILLE (L.). Les Pupazzi inédits.
 484. LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de Madame Charvet.
 272. LE ROUX (HUGUES). . L'Attentat Sloughine.
 58. LEROY (CHARLES) . . Les Tribulations d'un Futur.
 144. — Le Capitaine Lorgnegrut.
 289. — Un Gendre à l'Essai.

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE

A 95 cent. le volume broché; relié toile, 1 fr. 50

- DAUDET (ALPHONSE). — Tartarin de Tarascon. Illustrations de G. Dutriac.
- AICARD (JEAN), de l'Académie française. — Tata. Illustrations de Suzanne Minier.
- GYP. — Le Friquet. Illustrations de P. Kauffmann.
- COURTELINE (GEORGES). — Coco, Coco et Toto. Illustrations de A. Barrère.
- RODENBACH (GEORGES). — Bruges-la-Morte. Illustrations de Marin Baldo.
- LEMONNIER (CAMILLE). — Amants joyeux. Illustrations de Bigot-Valentin.
- ESPARBÈS (GEORGES D'). — Le Roi. Illustrations de H. Lanos.
- JANE DE LA VAUDÈRE. — Le Mystère de Kama. Illustrations de Ch. Atamian.
- WOLFF (PIERRE). — Sacré Léonce! Illustrations de Fabiano.
- THEURIET (ANDRÉ). — Mon Oncle Flo. Illustrations de Ernest Bouard.
- LEROY (CHARLES). — Le Colonel Ramollet. Illustrations de A. Vallet.
- LEMAITRE (CLAUDE). — Cadet Oui-Oui. Illustrations de Simont.
- HEYSE (PAUL), (Prix Nobel 1910). — L'Amour en Italie. Illustrations de Marin Baldo.
- FLAMMARION (CAMILLE). — Stella. Illustrations de Suzanne Minier.
- DAUDET (ALPHONSE). — Tartarin sur les Alpes. Illustrations de G. Dutriac.
- CORDAY (MICHEL). — Le Charme. Illustrations de Jordic.
- CORRARD (PIERRE). — La Bohème s'amuse. Illustrations de Mirande.
- MAËL (PIERRE). — Pilleurs d'Épaves. Illustrations de Lanos.
- PROVINS (MICHEL). — Nos petits Cœurs. Illustrations de Métivet.
- DANRIT (Capitaine). — Robinsons Sous-marins. Illustrations de G. Dutriac.
- CUNISSET-CARNOT. — Étrange fortune. Illustrations de G. Fraipont.
- FRÉMEAUX (PAUL). — Les derniers jours de l'Empereur.
Illustrations d'après des documents iconographiques anciens, communiqués par l'auteur.
- ARÈNE (PAUL). — Domnine. Illustrations de Koister.
- ALLAIS (ALPHONSE). — Pas de bile! Illustrations de L. Métivet.
- LAVEDAN (HENRI), de l'Académie française. — Mam'zelle Vertu. Illustrations de Jordic.
- ESPARBÈS (GEORGES D'). — Les Mystères de la Légion Étrangère. Dessins de M. Mahut; croquis par des soldats légionnaires.
- DAUDET (ALPHONSE). — Sapho. Illustrations de Ch. Atamian.
- DANRIT (Capitaine). — Robinsons de l'air. Illustrations de G. Dutriac.
- SÉMANT (PAUL DE) P'tites Femmes... de Régiment! Illustrations de l'Auteur.



LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS

- ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
 BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
 BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
 BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
 BOSSUET, ORAISONS FUNÈRES, — DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
 BRANTOME, DAMES GALANTES.
 CAMOENS, LES LUSIADES.
 CASANOVA (Jacques), MÉMOIRES. 6 vol.
 CESAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
 CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE; — GÉNIE DU CHRISTIANISME. 2 vol.
 COMTE (Auguste), PHILOSOPHIE POSITIVE. 4 vol.
 CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
 DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
 DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.
 DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
 ESCHYLE, THÉÂTRE.
 FENELON, TÉLÉMAQUE. — DE L'ÉDUCATION DES FILLES.
 FOË (DANIEL de), ROBINSON CRUSOÉ.
 GÖTTE, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
 HOMÈRE, ILIADÉ.
 — ODYSSE.
 KLEIST-KOTZEBUE-LES-SING, TROIS COMÉDIES.
 LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
 LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
 LA FONTAINE, FABLES. — CONTES.
 LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
 LE SAGE (A.-R.), HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE. 2 vol.
 LESSING, THÉÂTRE.
 LE TASSE, JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.
 MAISTRE (X. DE), ŒUVRES.
- MALEBRANCHE, RECHERCHE DE LA VÉRITÉ, 2 vol.
 MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
 MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
 MONTAIGNE, ESSAIS, 4 vol.
 MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES. — DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
 MUSSET (A. de), PREMIÈRES POÉSIES. 1829-1835. — POÉSIES NOUVELLES. 1836-1852. — COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol. — LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE. — NOUVELLES. — CONTES. — MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE. — ŒUVRES POSTHUMES.
 OVIDE, LES MÉTAMORPHOSES.
 PASCAL, PENSÉES. — LES PROVINCIALES.
 PERRAULT (Ch.) et M^{me} d'AULNOY, CONTES.
 RABELAIS, ŒUVRES, 2 vol.
 RACINE, THÉÂTRE. 2 vol.
 REGNIER (Mathurin), ŒUVRES COMPLÈTES.
 ROUSSEAU (J.-J.) CONFESIONS. 2 vol. — JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol. — DU CONTRAT SOCIAL. — ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION. 2 vol.
 SCHILLER, LES BRIGANDS; MARIE-STUART; GUILLAUME-TELL.
 SCOTT (Walter), IVANHOÉ. 2 vol. — LA JOLIE FILLE DE PERTH. 2 vol.
 SEVIGNE (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
 SOPHOCLE, THÉÂTRE.
 SPINOZA, ÉTHIQUE.
 STAEL, (M^{me} de) DEL'ALLEMAGNE 2 vol. — CORINNE, OU L'ITALIE, 2 vol.
 STENDHAL, LA CHARTREUSE DE PARME.
 SUETONE, LES DOUZE CÉSARS.
 VILLON (François), ŒUVRES.
 VIRGILE, L'ÉNÉIDE.
 VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE. — HISTOIRE DE CHARLES XII. — SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol.
 WISEMAN (C^{ant}), FABIOLA.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine. 1 fr. 75